

EUSTACHE

5^e SÉRIE IN-12

EUSTACHE

ÉPISE

DES PREMIERS TEMPS DU CHRISTIANISME

TRADUIT DE L'ALLEMAND

DE CHRISTOPHE SCHMID

PAR LOUIS FRIEDEL

QUINZIÈME ÉDITION



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

1883



Tout émue et chancelante, Théophyla approcha un peu
pour mieux entendre.

EUSTACHE

CHAPITRE I

La vision dans la forêt.

Environ cent ans après la naissance de Jésus-Christ, Trajan étant empereur, un général romain nommé Placide édifica par ses vertus et étonna par ses malheurs tout le monde chrétien. Ce général s'était acquis une grande célébrité par ses victoires sur les Parthes, et avait en la gloire de réduire à une paix honteuse ces redoutables ennemis de Rome. Avec la permission de l'empereur, le général avait quitté la cour après les fêtes du triomphe pour se retirer avec sa famille dans le patrimoine de ses ancêtres. Cette maison de campagne, enfouie en quelque sorte dans une vallée magnifique, était d'une assez modeste apparence. C'est à peine si, au milieu des vergers et des bosquets, on apercevait le sommet des vieux toits de la ville, et pourtant Placide se sentait plus heureux dans cette campagne retirée qu'au milieu du luxe de la capitale du monde. Le général avait conservé les mœurs simples et sévères des vieux Romains de la république; aussi trouvait-il plus de charmes dans cette vallée qui l'avait vu naître, que dans les fêtes fastueuses de la cour.

Placide possédait des richesses immenses, qu'il voyait s'accroître chaque année; mais il n'avait point entassé à grands frais dans sa maison des objets de luxe ou des ornements superflus : l'ameublement était en harmonie avec la sévérité et la simplicité du style des bâtiments, et l'on ne remarquait dans le vieux palais de ce glorieux général qu'une excessive propreté et un arrangement de bon goût.

La famille de Placide était une des plus anciennes et des plus nobles de l'empire; mais la noblesse de son âme surpassait encore cette illustration originelle. L'épouse du général était belle et vertueuse : la noblesse de sa naissance et l'élevation de ses sentiments répondaient parfaitement aux inclinations charitables de son mari. Fortune, dignités, bonheur, tout semblait concourir à l'envi pour combler cette famille de tout ce qui peut rendre heureux. Deux fils, dont les précoces dispositions faisaient concevoir les plus belles espérances, resseraient encore les liens de ces heureux époux, et promettaient d'être un jour l'orgueil et la consolation de leur vieillesse. L'air noble et grave du général était empreint dans les traits enfantins de l'aîné, tandis que la gracieuse figure du cadet avait toute la douceur de sa mère. Déjà leur disposition naturelle à faire le bien, aidée de l'excellente éducation qu'ils recevaient de leurs parents, étaient un gage assuré qu'ils pratiqueraient un jour leurs vertus et hériteraient de la noblesse de leurs sentiments. Que de fois leur mère avait rêvé pour eux le plus brillant avenir !

Placide avait dans tout l'empire une grande réputation de talent et de bravoure; mais sa bienfaisance et son humanité envers les malheureux l'avaient rendu cher au peuple romain quand il avait cessé d'être redoutable pour les ennemis. Se livrant lui-même à l'exploitation de ses domaines, il entretenait un nombreux personnel de domestiques et de servantes qui, selon les mœurs de son temps, étaient esclaves; mais, loin de faire peser sur eux toute la rigueur de leur condition, il s'efforçait en bon maître d'alléger leurs souffrances et de leur faire oublier leur misérable état. Le cœur du général avait résisté à l'entraînement du préjugé de son

époque; il regardait ses esclaves comme des hommes et les traitait avec bonté.

Placide aimait surtout à les voir rassemblés autour de lui et se livrer à la joie : aussi avait-il coutume à chaque saison nouvelle de leur donner de petites fêtes champêtres; car sa sollicitude pour ses esclaves ne se bornait pas à veiller à leurs besoins physiques, il avait soin encore d'entretenir chez eux une douce gaieté et de relever leur courage par de bienveillantes exhortations quand ils se livraient au découragement. Il les soutenait par l'espoir de la liberté, et il l'accorda même à plusieurs d'entre eux qu'il crut capables d'en bien user. Il les plaçait dans ses domaines, leur faisait construire une petite habitation, et leur donnait à cultiver quelques champs pour lesquels il n'exigeait qu'une faible redevance.

Plusieurs soldats qui avaient servi avec courage sous son commandement obtinrent de lui la permission de venir se fixer auprès de leur ancien général, et ils furent tous chargés de quelques attributions de surveillance. Placide était bien aise de leur faire partager le tranquille bonheur de sa retraite après les fatigues de la guerre des Parthes.

Les étrangers qui étaient sans ressources, les indigents, tous ceux, en un mot, qui avaient été éprouvés par le malheur, trouvaient dans sa maison un asile généreux et bienveillant : jamais Placide ne les congédiait sans leur avoir prodigué les secours et les consolations. Ses richesses lui étaient précieuses, parce qu'elles l'aideraient à soulager les infortunes et à faire le bonheur de ses semblables. C'était pour lui un sujet de gloire que de s'abaisser jusqu'à bander les plaies des pauvres avec cette main qui avait porté si glorieusement la lance et l'épée.

Une fois, à la fête du retour du printemps, quelques affranchis, reconnaissants de tous les bienfaits qu'ils avaient reçus du général, vinrent le trouver avec leurs femmes et leurs enfants, et lui offrirent, en versant de douces larmes de gratitude, une simple couronne de fleurs.

« Vois, dit Placide à sa femme, si cette simple cou-

ronne n'est pas plus glorieuse que les lauriers sanglants de la victoire ! Oh ! combien elle m'est plus agréable, ainsi mouillée des larmes de ces braves gens ! »

Le vaste domaine du général, situé entre les anciennes villes de Tibur et de Préneste, s'étendait d'un côté jusqu'à une montagne boisée qui nourrissait une quantité prodigieuse de bêtes sauvages. Placide aimait à y chasser : la chasse, avec ses dangers et ses fatigues, était pour lui l'image de la guerre. Cet exercice l'empêchait de s'adonner à un dangereux repos qui l'eût rendu inhabile au commandement d'une armée, si les besoins de l'empire devaient l'y appeler encore. Depuis quelque temps ce plaisir paraissait l'occuper bien plus qu'auparavant. Il lui arrivait fréquemment de rester deux à trois jours dans la forêt ; souvent même il passait la nuit à l'abri d'un arbre touffu ou dans le creux d'un rocher. Mais ce n'était point l'attrait de la chasse qui le faisait agir ainsi, des idées bien autrement sérieuses l'agitaient ; il s'était opéré un grand changement dans son esprit. Placide, pendant les loisirs que lui laissait la paix, se mit à réfléchir plus attentivement qu'il ne l'avait fait jusqu'alors sur l'importance de la vie humaine, sur la destination, le but et la fin de l'homme. L'obscurité et la profonde tranquillité de la forêt, où ni son épouse ni ses enfants ne le troublaient, lui paraissait particulièrement propre à ses méditations. Quelquefois ses compagnons croyaient qu'il les avait perdus en poursuivant une bête fauve, tandis qu'il était assis en quelque endroit de la forêt à l'ombre d'un feuillage épais, et se livrait à des pensées plus graves. La grande lutte du christianisme contre le vieux paganisme, commencée déjà depuis longtemps, ébranlait le monde entier. Les païens faisaient de toute leur puissance, avec le feu et le glaive, une guerre d'extermination aux chrétiens. Ceux-ci n'avaient à leur opposer, résignés qu'ils étaient, qu'une sage modération, leur foi vive en Dieu et au Rédempteur du monde, l'espérance d'une vie meilleure et une charité sans bornes pour tous les hommes, même pour leurs persécuteurs. Déjà un très grand nombre de chrétiens avaient été mis à mort avec la plus atroce barbarie ; on les laissait expirer lentement dans les tortures,

et cependant on en voyait des milliers demander la sainte consécration du baptême. Le christianisme ne comptait plus seulement ses adeptes dans les villes, mais déjà ses dogmes avaient pénétré dans les villages et les bourgades même les plus éloignées : en divers endroits les temples païens étaient abandonnés ; on ne sacrifiait plus sur leurs autels, et les animaux destinés aux sacrifices païens ne trouvaient plus d'acheteurs. La religion nouvelle avait des prosélytes même parmi les soldats et les courtisans de l'empereur. Placide se pénétrait chaque jour davantage de la grossièreté de l'idolâtrie : il s'indignait surtout de la cruauté avec laquelle on persécutait les chrétiens, et il se servit plusieurs fois de son crédit à la cour pour sauver la vie à quelques-uns d'entre eux qu'il avait pris sous sa protection. Plusieurs de ses esclaves étaient chrétiens ; il le savait, et cependant il les traitait avec la plus grande bienveillance, quoiqu'il ne fût pas chrétien lui-même à cette époque. Il connaissait encore trop peu le christianisme pour en sentir l'origine divine et se déterminer à l'embrasser.

Un jour, le général s'était rendu à la forêt accompagné de plusieurs de ses amis et suivi d'un nombreux équipage de chasse. Tout le monde se dispersa en petites bandes sur la montagne, et l'on tua beaucoup de gibier. Vers le soir, Placide poursuivait encore de toute la rapidité de son coursier un cerf d'une grandeur extraordinaire : son ardeur l'eut bientôt emporté loin de ses compagnons. Cependant le bois devenait plus épais, les branches lui barraient le passage, et les racines qui rampaient sur un terrain pierreux rendaient la poursuite très difficile ; enfin un rocher escarpé le força d'abandonner la chasse. Harassé de fatigue, il mit pied à terre et attacha son cheval à un arbre. L'endroit où il se trouvait lui parut agréable et propre à la méditation : le ciel bien ne se laissait voir que çà et là à travers l'épais feuillage des hauts peupliers et des noirs sapins. Sur la pente d'un rocher voisin ombragé de lauriers, un petit ruisseau coulait avec un doux murmure et fuyait en écumant à travers des cailloux couverts de mousse. Les rayons du soleil ne pénétraient qu'avec peine au travers des rameaux entrelacés, et faisaient briller d'un vif éclat,

ici une fleur à la corolle de pourpre, à la les branches grises d'un vieux tronc, et plus loin la légère écume argentée de la cascade. Le général s'assit sur un quartier de roc détaché de la masse, appuya sa tête sur ses deux mains, et se livra tout entier aux pensées sérieuses qui étaient depuis longtemps l'objet de ses méditations.

« On ne peut le nier, se dit-il à lui-même, une sagesse infinie a présidé à la création de ce monde. La puissance sans bornes et la gloire du créateur invisible se décèlent d'une manière incontestable dans toutes ses créatures. Ce soleil éclatant suspendu au ciel, ici près de moi ces fleurs que je foule aux pieds, là-bas ce rocher escarpé et les vagues mobiles de l'eau qui s'en précipite, ce vieux sapin et jusqu'aux légers filaments de la mousse, tout est un témoignage frappant de sa sagesse, de sa bonté et de sa puissance; les feuilles innombrables de la forêt sont comme autant de voix qui le redisent sans cesse à notre oreille. Oui, chaque créature est parfaite dans son espèce et fait gloire à son créateur. »

Placide, plongé dans une méditation profonde, repassait dans son esprit les folies humaines, et s'efforçait de découvrir le but et la fin de l'homme. Les idées du paganisme révoltaient sa droite raison, et pourtant les dogmes des chrétiens ne pouvaient satisfaire son esprit. Au milieu des ténèbres de l'ignorance, ce général païen ne connaissait la religion chrétienne que par les railleries de ses coreligionnaires, et l'idée surtout qu'un Dieu avait pu se soumettre au supplice déshonorant de la croix lui paraissait si invraisemblable, qu'il flottait encore dans une pénible incertitude. Le Dieu de bonté n'avait pas encore touché son cœur, ou plutôt il voulait le disposer par ces méditations à sentir tout le prix de la grâce qu'il lui réservait.

Après avoir longtemps mérité ces pensées sérieuses, Placide, fatigué d'incertitude, se jeta à genoux, joignit ses deux mains, et élevant les yeux vers le ciel, il pria en ces termes : « O Dieu inconnu, l'âme de la pensée, toi qui as fait le cœur de l'homme et y déposas la pitié, peux-tu voir la créature sans compassion ! pourrais-tu n'être pas touché de mon ignorance, de ma faiblesse et de ma misère !... Le cerf altéré trouve une source

pour étancher la soif qui le dévore, ta sage prévoyance a pourvu à tous les besoins de tes créatures; et l'homme seul ne pourrait apaiser son besoin ardent de vérité, de vertu et de bonheur ! Non, il n'en est pas ainsi; mais aie pitié de mes maux, et enseigne-moi la vérité, je t'en conjure, Dieu de bonté; car si ma saine raison repugne aux croyances du paganisme, elle se refuse aussi à croire en un Sauveur que nos soldats virent mourir abandonné sur une croix. »

Comme il achevait cette invocation, un léger frissonnement dans les lauriers du rocher voisin attira ses regards. C'était le beau cerf qu'il avait si longtemps poursuivi. Son premier mouvement fut de saisir son arc et ses flèches, et déjà sa main en avait bandé la corde, lorsqu'une croix entourée d'une auréole éblouissante, dont la clarté brillait au loin dans l'obscurité de la forêt, lui apparut entre les cornes de ce cerf mystérieux. En même temps il entendit une voix du ciel qui l'appela par son nom avec une douceur inexprimable : « Placide ! Placide !... » Il tomba à genoux de frayeur, et s'écria : « Seigneur, qui êtes-vous ?... » La voix lui répondit : « Je suis le Christ, mort sur une croix pour te sauver, toi et tous les hommes. — Ah ! Seigneur, dit Placide, qu'exigez-vous de moi ? que faut-il que je fasse pour être sauvé ? — Va dans la ville voisine, chez l'évêque des chrétiens; c'est là que tu apprendras ce que tu dois faire. »

La vision disparut comme un éclair, et Placide se trouva bientôt comme auparavant plongé dans l'obscurité de la forêt. Mais son âme était éclairée; il pensait avec extase à la bonté de Dieu, et il ne se possédait pas d'étonnement, de reconnaissance et d'amour. Ne pouvant rejoindre ses compagnons de chasse, ni, malgré son saint empressement, aller trouver aussitôt l'évêque des chrétiens, il demeura dans ce vallon, qui lui semblait la porte du ciel, comme autrefois à Jacob le lieu où il avait vu en songe cette échelle mystérieuse par laquelle les anges du céleste séjour mentaient et descendaient.

et en même temps préoccupée de tes réflexions sur la religion de l'Être suprême. Ce n'était pas la première fois que la grossièreté du paganisme choquait ma raison; cependant je ne pouvais me faire à l'idée d'abjurer une religion qui avait été celle de mes ancêtres, dans les croyances de laquelle j'avais été élevée, et qui est celle des princes de l'empire et de notre souverain lui-même. Mais où trouver la vérité? m'écriai-je, et qui m'éclairera dans ces ténèbres? qui me guidera vers la vérité? Et je m'endormis dans cette pensée. Alors je fis un doux rêve : je crus voir un inconnu plein d'une majesté divine et rayonnant de grâces célestes descendre sur un nuage de feu et me parler avec bonté : « Toi, ton mari et tes enfants viendrez demain chez moi, et apprendrez que je suis celui qui conduit à la vie éternelle ceux qui m'aiment et qui me suivent. » Et aussitôt je me réveillai. Dis-moi, que penses-tu de mon songe ? »

Placide s'écria aussitôt ravi de joie : « Béni soit le Dieu des chrétiens, le seul vrai Dieu, le créateur du ciel et de la terre, qui a daigné aussi se révéler à toi! L'inconnu que tu as vu en rêve est le Christ lui-même; il a eu pitié de mon aveuglement, et a daigné se faire connaître aussi à moi. » Placide lui raconta alors la vision qu'il avait eue dans la forêt; et comme il parlait, elle croyait voir encore sur sa figure le reflet de cette lumière céleste qui formait autour de la croix une brillante auréole.

Les deux époux se consultèrent alors sur le parti qu'ils avaient à prendre, et Trajana proposa à son mari de profiter au plus tôt du bonheur que le Ciel leur promettait, et de se rendre auprès de l'évêque.

« J'y consens, dit Placide; nous irons habiter notre maison de ville, et nous trouverons facilement l'occasion d'avoir avec l'évêque de fréquents entretiens. » Le général fit appeler alors Acacius et Antiochus : c'étaient des hommes en qui il mettait toute sa confiance, de braves guerriers qui avaient fait sous lui la guerre des Parthes, et qu'il s'était attachés comme serviteurs, à cause de leur fidélité bien connue. Ils savaient sincèrement dévoués au christianisme, et il leur raconta comment le vrai Dieu lui était apparu dans la forêt.

CHAPITRE II

Placide se fait baptiser avec sa famille.

Dès que les premiers rayons de l'aurore commencèrent à briller à travers les bosquets de lauriers du rocher voisin, Placide monta à cheval et reprit le chemin de sa maison. Il entendit bientôt ses compagnons de la veille sonner l'appel de leurs cors de chasse. Ils ne s'étaient pas mis à sa recherche pendant la nuit, pensant bien qu'il était à l'abri au pied d'un arbre; mais s'étant réunis dès le matin, et ne le voyant pas, ils commencèrent à craindre qu'il ne lui fût arrivé quelque accident. Aussi, dès qu'ils l'aperçurent, ils firent éclater leurs transports de joie, et le reconduisirent chez lui au son des joyeuses fanfares.

Comme il entra dans sa maison, Trajana, sa femme, accourut au-devant des chasseurs, et dit à son mari d'un air joyeux : « Viens avec moi, je veux t'entretenir un moment en particulier; » et elle le conduisit dans un appartement voisin.

« Qu'as-tu? lui dit Placide; qu'est-il arrivé d'extraordinaire? Tu es émue comme si tu avais à m'annoncer quelque heureux événement.

— Il est vrai, mon ami; mais tu sembles deviner ma pensée, comme si toi-même tu avais eu à la chasse quelque événement extraordinaire. Avant tout, écoute-moi, j'ai besoin d'épancher ma joie et de te la faire partager, tant mon cœur est rempli. J'étais au lit depuis longtemps sans pouvoir dormir, inquiète de ton absence

Acacius, dans un saint transport, s'écria en joignant les mains : « Que notre Père céleste et Jésus-Christ notre Seigneur et Sauveur soient loués ! Vous aussi, mon général, vous êtes appelé à la connaissance de la vérité. Le centurion Cornélius, auquel vous ressembliez tant par votre grande charité, avait trouvé grâce devant Dieu pour sa bienfaisance, et il fut envoyé par un ange à l'apôtre saint Pierre; le Sauveur du monde a en aussi pitié de vous, et il vous envoie à Jean notre pieux évêque. Que Dieu et son adorable Fils Jésus-Christ soient trois fois bénis ! »

— Eh bien, dit Placide, nous allons nous rendre à la ville; je vous charge de choisir, pour m'accompagner, ceux de mes gens qui sont chrétiens, ou ceux qui par leur conduite méritent de l'être. A notre arrivée, vous irez chez l'évêque lui rendre témoignage que je n'ai jamais persécuté les chrétiens, et vous lui ferez le récit de la vision céleste qui m'envoie vers lui avec ma femme et mes deux enfants. »

Le général fit en toute hâte ses préparatifs de départ, et se mit en route pour la ville avec toute sa famille.

Les deux fidèles serviteurs se rendirent chez l'évêque, qu'ils avaient vu si souvent et qui les connaissait comme de bons chrétiens. Lorsque le saint pasteur apprit ce miracle, un rayon de joie céleste parut sur sa figure, et après avoir élevé vers le ciel de ferventes actions de grâces, il leur dit : « Les chrétiens sont bien persécutés dans cette ville, et une imprudence pourrait vous perdre, vous, votre maître, sa femme et ses deux fils. Notre-Seigneur veut que nous unissions la simplicité de la colombe à la prudence du serpent : ainsi donc, ce soir, dès que les ténèbres de la nuit auront couvert la ville, j'irai chez votre maître. »

Les deux soldats vinrent rendre compte de leur mission à leur général, qui fut extrêmement touché de l'obligeance du pieux évêque. Après le coucher du soleil, il fit éclairer d'un plus grand nombre de lumières la plus grande salle de sa maison, et y réunit tous ses gens. L'évêque vint avec deux diacres; Placide courut au-devant de lui, et se jeta à ses pieds; mais Jean le releva,

et lui dit, comme autrefois Pierre à Corneille : « Levez-vous, je ne suis qu'un homme comme vous. »

L'évêque entra dans la salle, et tous les yeux se portèrent vers lui. C'était un vieillard respectable, nommé Jean; il était rempli de sagesse, de charité et d'humilité; il était disciple des apôtres, de celui-là même dont il portait le nom, et que le Seigneur affectionnait particulièrement. La vue du respectable et majestueux vieillard remplit tout le monde d'une crainte pleine de vénération; mais sa douceur et son affabilité firent succéder au respect l'amour et la confiance.

Placide lui ouvrit son cœur, lui exposa ses doutes, confessa ses fautes, lui raconta ses combats intérieurs et la manière miraculeuse dont le Christ s'était servi pour l'envoyer à lui avec toute sa famille. « Hélas ! dit-il en terminant, vous voyez que l'erreur, le péché et la misère étaient jusqu'ici mon héritage; maintenant enseignez-moi les moyens de racheter les fautes de ma vie passée. »

— L'erreur, lui répondit l'évêque, le péché et la misère sont l'héritage de tous les mortels. Tout homme qui rentre en lui-même, qui porte ses regards sur sa conscience, sent bientôt en lui un vide, une imperfection auxquels il ne peut lui-même apporter remède. C'est pour laver cette tache originelle que le Fils de Dieu est descendu sur la terre. Il est la lumière qui nous éclaire dans l'obscur sentier de la vie et qui nous mène à la connaissance du vrai; il est le salut des hommes, et à lui seul appartient le pouvoir de remettre nos péchés, de rompre les liens qui nous y attachent et d'en détruire les tristes effets; il est la vie, lui seul peut nous vivifier, lui seul peut nous faire goûter dès ici-bas cette félicité qu'il réserve au ciel à ses élus; il peut nous donner le courage non seulement de supporter dignement les souffrances de la terre, mais aussi de mépriser la mort, qui n'est pour un bon chrétien que le commencement de la vie éternelle. Il supplée à nos imperfections, car la religion des chrétiens est entièrement conforme aux besoins de notre nature et à la disposition de notre cœur. Cette doctrine divine vous paraîtra plus claire à mesure que vous la connaîtrez davantage et que vous la pratiquerez :

aucun de ceux qui la connaissent et la suivent ne peut douter un instant de sa céleste origine.

« Votre charité envers les pauvres, continua l'évêque, ne m'est pas inconnue; je sais même que vous avez sauvé la vie à plusieurs chrétiens; vous avez servi le Seigneur sans le connaître, apprenez maintenant qui vous avez servi. Comme Romain, vous méprisiez la croix; mais depuis que l'amour d'un Dieu lui a fait subir, pour nous sauver, l'ignominie et les douleurs de ce supplice, elle est devenue un objet d'amour; et cette croix qui vous apparut entourée d'une lumière céleste vous montre clairement que le salut est dans ce signe sacré. »

L'évêque, se rappelant ces paroles du Seigneur : « Instruisez avant de baptiser, » venait régulièrement chaque soir dans la maison de Placide, et les instruisait tous avec douceur et sagesse, ne manquant jamais de commencer et de finir ses instructions par la prière. Il leur recommandait de prier fréquemment et en commun, et de joindre l'aumône à l'oraison. Ces pieux néophytes se conformaient en tout aux préceptes de l'évêque, et seraient reçus chrétiens par le baptême, délivrés de toute souillure du péché et remplis du Saint-Esprit.

Ce jour tant désiré arriva enfin : un petit nombre de chrétiens assistèrent à la cérémonie. C'était une action touchante et solennelle que celle de Placide, de son épouse et de ses deux enfants professant leur foi en Jésus-Christ, renonçant à l'erreur et au péché, et s'engageant à vivre dans la pureté et la vertu. L'évêque les baptisa au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ainsi que tous les serviteurs du général qui étaient venus en ville avec lui. En les régénérant dans les eaux saintes du baptême, l'évêque ne voulut rien leur laisser de l'ancien levain, et leur donna à tous de nouveaux noms. Le général, qui jusqu'alors avait été si célèbre sous le nom de Placide, reçut à son baptême celui d'Eustache; Trajana sa femme prit celui de Théophyta; son fils aimé fut nommé Agapius, et le plus jeune Théophytus.

Le dimanche suivant, l'évêque présenta Eustache et Théophyta à l'assemblée des fidèles. Tous les chrétiens manifestèrent leur joie de voir parmi eux cet homme

généreux et cette pieuse femme dont ils avaient entendu dire tant de bien. Un regard bienveillant salua leur arrivée, et une hymne d'action de grâces fut entonnée aussitôt pour remercier Dieu, qui les avait appelés à la connaissance de la vérité. Ils célébrèrent tous ensemble, avec un saint recueillement, la cène divine; tous prièrent solennellement, avant de s'unir d'une manière plus intime avec leur divin Rédempteur, de vivre à jamais pour Celui qui les avait rachetés de son sang. Un respectueux et religieux silence régnait dans la salle pendant cette cérémonie, qui fut terminée par une prière à haute voix et une dernière hymne au Seigneur.

Comme Eustache devait partir le lendemain pour sa campagne, l'évêque lui dit : « Dans le temps de persécution où nous vivons, nous ne pouvons pas compter sur un seul moment, et d'un instant à l'autre nous pouvons être découverts et mis à mort, nos cadavres peuvent être abandonnés en pâture aux oiseaux du ciel, ou nos cendres jetées au vent. Dieu seul sait si nous devons nous revoir ici-bas; je vous recommande donc à sa protection toute-puissante et à sa grâce. » Il se mit à genoux, pria avec toute l'assemblée, invoquant la protection du Seigneur, et lui demanda la persévérance dans les persécutions.

L'évêque se releva, puis s'adressant en particulier à Eustache, comme s'il eût été inspiré de l'esprit de prophète, il lui dit : « Jusqu'à ce jour vous étiez heureux selon le langage des hommes. La fortune, la naissance, la gloire, une épouse aimable, des enfants beaux et brillants d'avenir, tout se réunissait pour vous faire, aux yeux du monde, un sort digne d'envie; pourtant il faudra boire à la coupe amère de la vie; mais ne perdez pas courage dans les souffrances, Dieu éprouve tous ceux qu'il aime. Les afflictions par lesquelles le Seigneur vous visitera sont ici-bas pour vous le prélude d'un triomphe glorieux, car en vous s'accomplira cette parole divine : Heureux l'homme qui soutient courageusement l'épreuve; car, s'il est trouvé juste, la couronne de vie sera sa récompense. »

Le bon évêque quittant alors Eustache, Théophyta et tous ceux qui étaient venus avec eux, ne leur dit plus que ces mots : « Allez, et que la paix soit avec vous. »

réservés : Eustache et Théophyta touchaient aussi aux jours d'épreuves. Des peines temporelles commencèrent à les affliger ; une contagion cruelle ravageait toute la contrée et eut bientôt dépeuplé leurs riches étables. Les chevaux, les bœufs, les brebis succombaient par centaines, et ce fléau ne cessa de sévir que lorsqu'il n'eut plus de victimes à frapper. Au milieu de ces fléaux, Eustache disait, comme le saint homme Job : « Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté, que son nom soit béni ; » et sa vertueuse épouse se consolait facilement de ce don et de ce dévouement ; le moindre péché eût été pour elle un plus grand malheur que la perte des plus riches troupeaux, et même celle de tous ses biens terrestres.

De plus grands maux vinrent bientôt fondre sur eux ; la contagion gagna aussi les hommes, et en un seul jour la maison d'Eustache et les autres habitations de ses domaines comptèrent un grand nombre de malades. Acacius et Antiochus entrèrent tout effrayés dans l'appartement de leurs maîtres. « Fuyez, seigneur, s'écria Acacius, fuyez en toute hâte avec votre épouse et vos enfants, c'est la peste. — La peste ! dit Théophyta en palissant. O Dieu, prenez pitié de nous ! Cher époux, que devons-nous faire ? faut-il fuir ? faut-il rester ?

— Si vous restez, dit Antiochus, vous êtes perdus ; fuyez au moins pour vos fils. » Mais Eustache leur répondit avec calme : « Moi qui ai toujours regardé mes gens comme mes enfants, je les abandonnerais au moment de l'affliction ! Restons, Théophyta, ne laissons pas échapper une si belle occasion de faire le bien ; c'est maintenant qu'il faut nous montrer véritables disciples de Jésus-Christ ; souviens-toi de ces paroles : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés ; c'est cet amour mutuel qui doit distinguer mes disciples. » Abandonner ses frères à l'heure de la mort, est-ce les aimer ? Non, chère épouse, n'obéissons point à des motifs humains, mais confions-nous en la bonté de Dieu. Sa toute-puissance ne peut-elle pas nous protéger ici, comme son bras pourrait nous frapper partout ? Nous resterons, dit-il en élevant la voix, et que la volonté de Dieu soit faite. »

CHAPITRE III

Eustache est ruiné par la peste. — Sa fuite en Egypte.

Eustache et Théophyta étaient revenus habiter la campagne ; mais ils semblaient vivre d'une vie nouvelle et se sentaient régénérés. La terre leur paraissait plus belle ; car à présent tout ce qui s'offrait à leurs yeux, le soleil et les gouttes de la rosée, les fruits, les fleurs, tout était pour eux un bienfait du père céleste. Ils se plaisaient à appeler Dieu leur père, et ils étaient comme l'exilé qui, après avoir erré longtemps sans patrie, l'a enfin retrouvée. Chaque jour on faisait en commun la lecture de l'Evangile, et chaque jour ils trouvaient dans l'amour de Jésus pour les hommes, dans sa sagesse et dans ses paroles, de nouvelles joies et de nouvelles forces ; cette lecture ne manquait jamais d'être le texte de réflexions pieuses et de saintes exhortations. Eustache répétait souvent que celui qui ignore Dieu, et dont l'âme n'a jamais ressenti les feux de l'amour divin ni les émotions douces de la piété, est, comme le poisson que la vague a déposé sur le sable ; « car, disait-il, la connaissance et l'amour du Seigneur sont l'élément qui donne à l'homme sa véritable vie. »

Le bonheur de cette famille ne devait pas être de longue durée. Pierre ravi sur la montagne avec Jésus eût voulu y établir une tente, mais il fallut redescendre dans la vallée d'affliction où des tourments cruels lui étaient

Plusieurs des esclaves prirent la fuite; mais ces pieux époux restèrent au milieu des pestiférés, avec Acacius, Antiochus et tous les esclaves chrétiens, qui, loin de penser à fuir le fléau, promettaient à leurs maîtres de rester jusqu'à la mort.

La contagion faisait chaque jour de nouveaux progrès; les deux soldats eux-mêmes et le reste des serviteurs furent bientôt atteints de la peste. Le palais du général était devenu un vaste hôpital, où Eustache et son épouse soignaient seuls les pestiférés avec la plus affectueuse sollicitude. Eustache s'était chargé du soin des hommes, Théophyta de celui des femmes; et ces vertueux époux passaient toutes leurs journées, souvent même les nuits entières, au milieu des miasmes putrides qu'exhalait les mourants et l'infection des cadavres, car le nombre des morts était devenu trop considérable pour qu'il fût possible de les faire enterrer, même à prix d'argent. Cependant Eustache et sa famille ne ressentait aucune atteinte du fléau, et le général répétait souvent ces paroles de l'Écriture : « Celui qui repose à l'ombre de ma puissance ne doit redouter ni la flèche qui vole à midi, ni le fléau des ténèbres de la nuit. Il en tombera mille à sa gauche et dix mille à sa droite, et aucun trait ne l'atteindra. »

La peste cessa enfin ses terribles ravages; le plus grand nombre des malades avait succombé, et ceux qui survivaient restèrent longtemps faibles et chancelants comme l'enfant qui essaye ses premiers pas, portant sur leur visage l'empreinte blafarde de la mort. Eustache et Théophyta remerciaient bien vivement le Seigneur de leur avoir conservé la santé à eux et à leurs fils, et d'avoir arraché au trépas Antiochus, Acacius et quelques autres serviteurs.

Ils espéraient de la bonté de Dieu des temps meilleurs; mais les jours d'épreuves n'étaient pas écoulés. Dans leur ignorance, les païens de la contrée, au lieu de regarder la peste comme un juste châtement de leurs erreurs et de se convertir, s'irritèrent de cette punition, et, se liant entre eux, ils formèrent le projet de piller la demeure du général. Pour déguiser leur avarice sous l'apparence du zèle religieux, ces misérables blasphé-

maient contre Eustache, l'accusant d'être la cause de leur malheur. Ils disaient que les dieux, irrités de son apostasie, leur avaient dans leur fureur envoyé cette épidémie cruelle pour se venger; qu'il avait ainsi attiré sur eux tous ces maux en se faisant chrétien, et qu'ils devaient s'en venger sur lui. Ces scélérats savaient que les soldats du général étaient morts pour la plupart, et qu'une grande partie de ses esclaves avaient pris la fuite; aussi ils convoitaient avec cupidité le riche butin qu'ils se promettaient du pillage du nouveau converti.

Ces paysans grossiers vinrent par grandes bandes fondre avec une brutale fureur sur la maison d'Eustache : l'or, l'argent, le mobilier, les vivres, tout fut mis au pillage, et ils poussèrent la barbarie jusqu'à brûler le butin qui ne put tenir sur les chariots qu'ils avaient amenés avec eux. Ils se retirèrent ensuite en poussant des cris sauvages et en faisant entendre les plus atroces imprécations contre le vieux général, auquel ils n'avaient laissé que la vie. Pourtant il supporta cette nouvelle perte avec résignation. Qu'importe, se disait-il, ce ne sont que des biens passagers, et il y a plus de mérite à en supporter la privation qu'à les posséder. Heureux l'homme qui aspire à des biens qu'on ne peut lui ravir !

Cependant la position des infortunés époux devenait de jour en jour plus critique. Le temps d'ensemencer les terres arriva, mais tout leur manqua; ils n'avaient ni chevaux, ni charrues, ni laboureurs, ni semences. Dans cette extrémité, Eustache résolut d'implorer le secours de ses riches voisins dont les domaines n'avaient pas été aussi cruellement maltraités par la peste et qui n'avaient point été pillés. Ces nobles et riches Romains avaient été ses amis; ils étaient souvent venus s'asseoir à sa table et se livrer avec lui au plaisir de la chasse; mais ils avaient rompu toute liaison avec lui depuis qu'il s'était fait chrétien. Eustache fut d'autant plus sensible à cet abandon qu'il aurait voulu leur faire partager son bonheur; néanmoins il savait se passer de leur société et employer son temps d'une manière plus utile. Cependant, comme il avait rendu d'importants services à plusieurs d'entre eux pendant sa prospérité,

il ne douta pas un instant qu'ils ne l'assistassent volontiers dans cette rigoureuse extrémité, jusqu'à ce qu'il fût en état de leur restituer tout ce qu'ils lui auraient prêté.

Le premier auquel il s'adressa, au lieu de prendre pour règle de conduite ces paroles de Jésus-Christ: « Il veut mieux donner que recevoir, » suivit, au contraire, la maxime païenne: « Mieux vaut prendre que donner. » Il s'excusa de ne pouvoir en rien l'obliger, assurant avec les plus grands serments qu'il était au désespoir de ne pouvoir lui rendre service. Un autre, depuis longtemps son ennemi personnel, et qui était jaloux de sa gloire militaire, mais qui par respect humain couvrait sa haine et son envie de basses flatteries, le reçut avec le plus outrageux mépris, et lui montra la porte en l'insultant et le raillant. Un troisième, d'un naturel plus franc et plus humain, lui conseilla de quitter tout à fait le pays, et le prévint qu'il savait de bonne source que ses ennemis faisaient les plus grands efforts pour le faire condamner à mort avec sa femme comme chrétien.

Il ne restait plus au malheureux Eustache qu'à implorer l'assistance et la protection de l'empereur. Il avait à Rome un ami sûr, un compagnon d'armes qui avait un grand crédit à la cour; il se hâta donc de lui écrire, le priant d'intervenir en sa faveur auprès du souverain. L'empereur, qui était païen, répondit: « J'ai toujours estimé beaucoup le général Placide, mais le chrétien Eustache, comme on l'appelle maintenant, m'est tout à fait étranger. Je regrette qu'un Romain si distingué ait embrassé une telle religion, lorsque les lois prononcent la peine de mort contre ses sectateurs. Lui donner aide et protection dans cette fâcheuse position, qu'il ne doit attribuer qu'à lui seul, ce serait récompenser la désobéissance. Je ne puis autoriser par ma protection la violation de la loi. Cependant c'est un général de mérite qui a rendu des services à l'empire; aussi serait-ce avec peine que je verrais la loi s'exécuter contre lui; qu'il ne néglige donc pas de quitter l'Italie au plus tôt et de choisir en quelque endroit éloigné de la frontière une retraite ignorée. Mais s'il voulait, ce que je souhaite de grand cœur, renoncer à sa nouvelle religion, qu'il soit assuré

de trouver en moi un protecteur généreux et bienveillant. »

Après avoir lu cette réponse, Eustache dit avec calme à Théophyta: « Nous ne pouvons plus demeurer en ce pays, fuyons en Egypte: c'est là que nous trouverons, je l'espère, un lieu où nous pourrions consacrer au service du Seigneur notre repos et notre liberté; aujourd'hui même nous partirons avec nos enfants, mais seulement à l'entrée de la nuit, pour n'être pas exposés aux mauvais traitements et aux insultes des païens. — Je vous suivrai, répondit Théophyta les larmes aux yeux. Que la volonté de Dieu soit accomplie! Pourtant combien il m'est pénible de quitter si malheureusement ce beau pays qui m'a vu naître, où mes yeux se sont ouverts pour la première fois aux rayons du soleil, où se sont écoulés si rapidement les jours heureux de mon enfance et de ma jeunesse! C'est une nouvelle tribulation que le Seigneur nous envoie pour nous faire expier nos années d'erreur: que son ange gardien nous accompagne! »

Les deux fidèles soldats Acacius et Antiochus apprirent cette détermination subite avec une vive et profonde douleur: « O ciel! s'écria Acacius, vous voulez partir pour un pays étranger, seuls, et sans serviteurs. Nous sommes trop faibles pour supporter la marche, attendez au moins jusqu'à notre rétablissement! Alors nous irons avec vous, nous vous suivrons, fût-ce même au bout du monde. » Antiochus joignit aussi ses prières à celles de son ami.

Eustache répondit avec émotion qu'ils ne pouvaient l'accompagner; mais qu'il était sensible à ces marques de dévouement. « L'empereur, leur dit-il, m'a donné congé, et je suis libre maintenant, tandis que vous, vous êtes liés par le serment militaire, et vous devez être prêts à rejoindre vos aigles au premier appel. » Il les congédia ensuite, en leur souhaitant la paix du Seigneur.

Ces deux serviteurs allèrent apprendre cette triste nouvelle aux esclaves du général; elle se répandit bien vite de maison en maison, et tout ce qu'il y avait d'hommes, de femmes et d'enfants dans ses vastes domaines

accourut bientôt en foule pour voir encore une fois leur bon seigneur. La plupart, affaiblis et abattus par la maladie, pleuraient et sanglotaient. Eustache les consolait tous avec bonté. « Demeurez fermes et inébranlables dans la religion ; ayez toujours la foi, l'espérance et la charité, leur disait-il, et nous nous retrouverons un jour, sinon ici-bas, assurément là-haut dans le ciel. »

Dès que la lune eut paru et qu'elle commença à éclairer de sa lumière pâle les champs dévastés, le général dit à Théophyta : « Mettons-nous en route avec la protection du Ciel. » Tous les assistants poussèrent en même temps des cris de douleur, et les malheureux exilés serrèrent la main de chacun de ces braves gens ; les deux jeunes fils du général, à l'exemple de leurs parents, donnèrent aussi à chacun ce témoignage d'amitié. Les voyageurs furent accompagnés par ce touchant cortège jusqu'à la grille de fer ; le général, par un geste plein d'émotion et de douleur, leur fit signe de ne pas venir plus loin. Ils obéirent, et restèrent longtemps silencieux à regarder en pleurant leur bon maître et sa famille s'éloigner.

C'était un bien touchant tableau que l'émigration de cette noble famille. Leurs vêtements attestaient leur rang et leur prospérité passée, et contrastaient avec les lourds paquets de voyage dont ils étaient accablés comme de pauvres fugitifs. Eustache avait ceint sa brillante épée de général, qu'il tenait quelquefois à la main en guise de bâton de voyage ; il portait sur son dos un gros paquet d'habits de toute espèce qu'ils avaient sauvés du pillage, et qui devaient leur être très utiles dans ce voyage de long cours. Théophyta, vêtue comme les nobles dames romaines, portait avec peine à son bras un grand panier rempli de provisions de bouche ; car elle craignait avec raison que les habitants du pays qu'ils allaient traverser, mal disposés pour les chrétiens, ne leur refusassent même le morceau de pain dû à la misère. Eustache marchait tranquillement ; il était calme et donnait le bras à sa femme, qui pleurait en repassant dans son esprit tous les maux dont ils avaient été frappés si subitement. Les deux enfants cheminaient

gaiement, tantôt courant en avant, tantôt marchant tout doucement, et s'appuyant non sans vanité sur leurs petits bâtons, ils racontaient avec un sourire enfantin les images riantes qu'ils concevaient de leur voyage.

bouillonnaient à la poupe et venaient blanchir les flancs du navire de leur écume. Les joyeux enfants admiraient tantôt la vue sublime de la mer, qui leur paraissait sans bornes, tantôt les arbres et les rochers du rivage fuyant à leurs yeux tandis que le vaisseau semblait immobile. Mais ces images riantes n'apparaissaient point à Théophyta; elle pleurait, car c'était avec la plus amère douleur qu'elle voyait disparaître cette terre d'Italie qui lui était si chère. Eustache s'efforçait de la consoler par ces paroles : « Pourquoi pleurer, puisque le Dieu qui a créé la terre et la mer veille sur nous, puisque le Roi de l'univers nous donnera une patrie nouvelle, jusqu'au jour où il nous recevra dans la patrie céleste ? » Son chagrin et ses craintes se calmèrent peu à peu, et bientôt elle admira aussi la toute-puissance du Créateur dans les merveilles de la mer, qui lui était inconnue. Le matin elle observait avec une pieuse admiration, en se promenant avec son mari et ses enfants, les feux majestueux de l'aurore et du soleil levant, qui venaient se refléter dans le miroir des ondes avec une telle vérité, que les enfants croyaient voir deux soleils. Pendant le jour ils prenaient plaisir à regarder les îles leur apparaître dans le lointain, grossir à leurs yeux, s'élever au-dessus de la mer et du vaisseau, pour disparaître bientôt avec leurs masses d'arbres verts qui semblaient nager derrière le navire. De gros poissons de mer suivaient longtemps le sillage du vaisseau, dans l'espérance de quelque proie, et des bandes innombrables d'oiseaux voltigeaient à la cime des mâts en remplissant l'air de leurs cris aigus. Le vent gonflait le centre des voiles par impulsions inégales, tantôt avec violence, tantôt plus mollement; il paraissait tour à tour se jouer avec les vagues azurées, ou les soulever puissamment; et la vue de ces flots tumultueux et innombrables, qui se dressaient tout à coup hauts et menaçants, causait aux nouveaux voyageurs d'effrayantes sensations. Pendant les belles soirées de la traversée, les nuages, qui rougissaient à l'horizon sous les derniers feux du soleil couchant et se reflétaient dans la mer avec leurs riches couleurs, étaient pour eux des sources intarissables de jouissances. Ils restaient même sur le tillac une partie

CHAPITRE IV

La traversée. — Théophyta est retenue captive.

Eustache, son épouse et ses enfants marchaient à petites journées par des chemins peu fréquentés, au milieu des forêts et des montagnes, en évitant avec soin les villes et les villages. Après bien des fatigues et des journées de marche, ils arrivèrent enfin au bord de la mer. Un beau navire à la mâture élégante était à l'ancre, prêt à mettre à la voile pour l'Égypte. Un grand nombre de matelots et d'hommes de peine roulaient des tonneaux ou apportaient des caisses avec la plus grande diligence. Le capitaine était un Maure superbement vêtu, dont le cou et les oreilles étaient chargés de grosses perles. Il se promenait lentement sur le pont, donnant des ordres à tout son équipage et veillant à ce que tout fût en bon ordre. « Vous diriez-vous, lui dit Eustache, m'emmener en Égypte avec toute ma famille ? — Pourquoi pas ? répondit avec affabilité le capitaine, qui les considérait curieusement; très volontiers. — Combien demandez-vous pour la traversée et pour la nourriture ? — Une faible somme, reprit Maure, une bagatelle; mais laissez cela pour le moment, nous en parlerons quand vous serez débarqués. » Et toute la famille monta à bord du vaisseau. Bientôt l'ordre est donné de lever les ancres, et, le vent gonflant les voiles, le vaisseau s'inclina, se releva, se balançait légèrement et fendit les ondes qui

de la nuit à considérer la douce lumière de la lune et les vives clartés des étoiles réfléchies par les eaux tranquilles qui offraient aux yeux comme un second ciel. On ne pouvait souhaiter un plus beau temps : aussi en peu de jours on aperçut la terre, et Eustache espéra bientôt trouver sur cette plage d'exil une cabane, quelques champs à cultiver pour nourrir sa famille, et, un jour, assez de terre pour y dormir du sommeil de paix.

Pourtant un orage terrible les attendait au port. Le capitaine avait conçu pour l'épouse du noble Eustache une passion coupable; il avait été frappé de sa beauté et de sa grâce séduisante dès le premier instant qu'il la vit, et peut-être déjà machinait-il, dans la noirceur de son âme, l'infâme projet de la ravir à son époux. Aussi, au lieu d'aborder à un port de mer, il relâcha auprès d'une côte déserte, où l'œil ne rencontrait que des rochers arides et des sables brûlants. « Voilà le pays que vous demandez, je vais vous y faire débarquer aussitôt que vous aurez payé votre voyage. — Comment! reprit Eustache avec indignation, c'est là que vous avez promis de nous conduire? — Je connais le pays mieux que vous, s'écria le capitaine, payez et continuez votre route. » Il exigeait pour la traversée une somme dix fois plus considérable que le prix ordinaire, et Eustache, irrité de cette tromperie, lui avoua de bonne foi qu'il n'avait pas en tout la moitié de la somme. Le Maure ne put cacher la joie que lui causa cet aveu; mais il feignit un grand courroux et se répandit en injures et en imprécations contre le général et sa famille : « Pas la moitié de cet argent! s'écria-t-il dans un faux transport de rage; mais, misérables que vous êtes, c'est par trop d'audace d'entreprendre un pareil voyage sans argent, et de prétendre ainsi vivre sur le bien d'autrui! Ah! vraiment, mais vous ne me volerez ni mes dépenses ni mon naufrage; l'un de vous payera de sa liberté pour les autres; ainsi, je te le déclare, ta femme est mon esclave; ainsi, je te le déclare moi; pour vous, vous pouvez descendre à terre; le prix que je la vendrai me payera vos dépenses. »

A ces mots Théophyta pâlit d'horreur et d'effroi;

Eustache eut besoin de concentrer toutes les forces de son âme pour maîtriser la juste colère qu'excitait en lui une fureur si infâme et une violence si révoltante. Les deux enfants se jetèrent aux pieds du Maure; ils serrèrent ses genoux de leurs bras suppliants, les arrosèrent de leurs larmes en le conjurant de leur laisser leur bonné mère; mais il resta inexorable, et avec un geste menaçant il dit à Eustache : « Quitte mon bord avec tes fils, mais ta femme reste avec moi. » Aussitôt la malheureuse Théophyta, les cheveux épars, se précipita auprès de son époux, l'embrassa de ses bras, et se cramponnant à lui comme à la dernière planche de salut : « O Eustache, s'écria-t-elle, je ne te quitte point... Sauve-moi... O Dieu, ayez pitié de nous! » Le général tira son épée, enlaça sa femme de son bras gauche, et brandissant son glaive de la main droite : « Tu n'as pas affaire à un lâche, téméraire pirate! arrête, mon épée va défendre ma femme et mes enfants et faire justice d'un forban et de son équipage. » Plusieurs matelots s'étaient glissés derrière le général, et à un signe de leur maître ils le saisirent par derrière, le terrassant avec violence et le désarmant. Le maître se saisit de Théophyta, la détacha brutalement de son mari, qu'elle tenait fortement embrassé; et cette malheureuse femme, comme un beau lis abattu par l'orage, se laisse entraîner : son cou semble brisé, et tout son corps, comme privé de vie, serait tombé lourdement sur les planches si le barbare ne l'eût soutenue. Les deux enfants, en voyant leur père terrassé par une troupe de matelots, et croyant que leur mère était morte, poussaient des cris si lamentables que les tigres de ce désert en eussent été touchés. Mais cette horde barbaresque n'avait jamais connu la pitié, et, sur l'ordre du maître, les matelots impitoyables traînèrent au rivage le malheureux père, lui portèrent ses deux fils, et, virant de bord, continuèrent gaiement leur voyage.

Eustache, cet homme vertueux et sans défiance, avait été frappé comme d'un coup de foudre de cette odieuse trame, et il resta pétrifié sur le rivage, entendant à peine les plaintes de ses fils qui pressaient ses genoux

en sanglotant. Un mouvement convulsif lui fit tendre les bras vers la mer; il fixa ses yeux hagards et immobiles sur le vaisseau qui sillonnait légèrement les ondes rougies par le soleil couchant, il le vit s'éloigner avec rapidité, puis disparaître dans la brume grisâtre du soir.

CHAPITRE V

Les deux fils d'Eustache lui sont ravis par des bêtes féroces.
— Son désespoir.

Après avoir vu disparaître le vaisseau qui emportait Théophyta, le seul bien de ce malheureux père et de ses fils ici-bas, Eustache se plaça sous la voûte d'un rocher pour y passer la nuit. Les enfants s'assirent à côté de lui, et, abattus par les fatigues de la journée, ils ne tardèrent pas à s'endormir d'un sommeil profond. La douleur d'Eustache était trop poignante pour lui permettre de goûter le repos; il avait vu s'écrouter toutes ses richesses temporelles avec indifférence; elles ne lui avaient pas coûté un regret; mais sa chère Théophyta, unie à lui par des liens sacrés, avec laquelle il ne formait en quelque sorte qu'un cœur et qu'une âme, venait de lui être arrachée; et cette tendre épouse était livrée à la brutalité d'un Maure qui n'avait ni foi en Dieu ni notions de moralité. Cette pensée amère lui brisa le cœur.

Eustache revint à lui: il se mit à regarder machinalement les étoiles qui commençaient à parer le ciel de leurs mille feux; son ceil sec et égaré se remplît de larmes: « O Dieu, s'écria-t-il, tu es un bon père pour tous les hommes! Tes impénétrables desseins conduisent toujours à bien, quoiqu'ils nous paraissent horribles,

à nous qui n'en pouvons sonder la profondeur. Théophyta ne pouvait m'être ravie à ton insu et sans ta volition; elle est au pouvoir d'un infâme ravisseur, mais ta main la protégera. Oh! assurément ce n'est qu'une épreuve qui doit relever l'éclat de sa vertu, comme cette nuit sans nuages rehausse celui des étoiles. Elle est à présent bien loin de moi et de ses chers enfants; mais, quoique cette séparation puisse être bien longue... un jour nous serons réunis sur cette terre, ou là-haut au-dessus des étoiles.»

La nuit était devenue trop profonde. Un vent terrible s'éleva tout à coup, agitant les eaux de la mer jusque dans le fond de leurs abîmes; les vagues mugissantes venaient battre avec fracas les rochers, et jaillissaient au loin en se brisant contre ces masses inertes. Les oiseaux de proie nocturnes planaient au-dessus du rocher, et mêlaient leurs cris rauques au bruit éclatant des brisants et au roulement continu des flots. Eustache entendit au loin le sordid rugissement des lions, et tout près de lui un serpent monstrueux se roulait vers la mer. Mais la crainte n'alla pas jusqu'à lui. « Celui qui se fie en toi, ô Seigneur, dit-il, celui-là ne craint pas la gueule du lion menaçant, et il marche avec calme au milieu des serpents et des vipères. Je veux, comme ces enfants qui dorment tranquilles près de leur père et ne voient pas le danger, rester ici sans crainte en me confiant à toi. » Grâce à cette foi ferme en la protection de Dieu, l'infortuné ne ressentit point les terreurs de cette affreuse nuit, et il passa tranquillement, bien qu'il ne pût dormir.

Le jour parut enfin : la chaleur du soleil réveilla les enfants; leur père s'offrit seul à leurs yeux; ils demandèrent la bonne Théophyta, et se mirent à pleurer de nouveau. Leur père s'efforçait de les consoler, mais son cœur se brisait en les voyant si jeunes privés des soins maternels. Pauvres petits, pensait-il, combien vous avez perdu! Ô Dieu, tu me donneras des forces pour remplacer auprès d'eux la meilleure des mères.

Le chagrin des enfants ne dura pas longtemps; un moment après ils demandaient à déjeuner. Eustache parcourut des yeux la contrée, mais il n'y vit pas un

seul arbre à fruits, pas même un buisson chargé de baies. Pour mieux reconnaître les lieux, il avait gravi jusqu'à la crête du rocher, et le pays lui avait paru désert et inculte. Nulle part il ne voyait de cabane; nulle part un champ cultivé ne s'offrait à sa vue. Pourtant il crut distinguer très-loin de là verdure et des arbres qui lui semblaient croître sur les bords d'une rivière. « Alons là-bas, dit-il à ses fils, il y a sans doute un pays habité; l'Égypte se trouve de ce côté, et nous y retrouverons peut-être votre mère. » Il se dirigea vers cet endroit, conduisant ses enfants par la main, car ils marchaient avec peine sur le sable. Ils avançaient, ayant à leur droite une longue chaîne de rochers escarpés, et la mer à leur gauche. Le soleil s'élevait de plus en plus sur l'horizon, et la chaleur devenait plus forte; le sable et les rochers étaient brûlants et réfléchissaient les rayons du soleil avec tant de violence que les yeux en étaient éblouis. Les pauvres enfants mouraient presque de soif : « Mon père, dit Agapius, conduis-nous à la mer, et donne-nous à boire, il y a beaucoup d'eau. — Chers enfants, cette eau n'est pas bonne à boire, elle augmenterait votre soif et vous rendrait malades. — Ah! reprit Théophytus, qu'il est pénible de voir tant d'eau près de nous, et de mourir de soif! » Les deux enfants ne pouvaient plus marcher; le père les portait sur ses bras, tantôt l'un, tantôt l'autre, quelquefois tous les deux; il était lui-même exténué et pouvait à peine se tenir debout.

Enfin, après midi, au moment où la chaleur devint tout à fait insupportable, ils atteignirent quelques arbres et entendirent tout près de là le bruit d'une cascade. Ses enfants s'étendirent aussitôt sur le gazon à l'ombre de l'arbre le plus proche. Eustache se plaça auprès d'eux et leur dit : « Quelle fraîcheur délicieuse! que cette douce verdure est agréable à l'œil! C'est un grand bienfait de Dieu que l'ombre, dont tant de gens font si peu de cas! Vous n'en avez peut-être pas encore remercié Dieu de votre vie; remerciez-l'en donc, mes chers enfants. »

Lorsque les pauvres petits furent un peu rafraîchis et délassés, ils se plaignirent de nouveau de la faim et

de la soif; le père lui-même sentait sa langue desséchée se coller à son palais. Il se leva en leur disant de rester; il alla à la rivière chercher de l'eau dans son casque.

Au moment où il s'approchait du bord, un grand oiseau s'envola soudain devant lui. Eustache chercha l'endroit d'où il était parti, et découvrit au milieu des roseaux un nid rempli de gros œufs très frais et bons à manger. Il les plaça dans son manteau pour ne pas les écraser, puis ensuite de l'eau fraîche dans son casque, et après avoir étanché sa soif, il le remplit de nouveau son manteau avec les œufs, plaça à côté le casque plein d'eau et dit avec joie : « Voyez, mes enfants, avec quelle bonté Dieu a servi notre table dans le désert : sans ces œufs et ce peu d'eau, il nous faudrait mourir ici de faim et de soif; élevons nos cœurs vers lui avant de jour de ses dons. » Les enfants se levèrent, joignirent leurs petites mains et prièrent avec plus de ferveur qu'on ne le fait en s'asseyant à une table richement servie. Eustache donna à boire à ses enfants dans son casque; il leur ouvrit ensuite les œufs un à un avec une coquille qu'il avait prise au bord de l'eau, et ce ne fut qu'après qu'ils en furent rassasiés qu'il mangea le reste. Les enfants avaient trouvé ces œufs sauvages si savoureux et l'eau si rafraichissante qu'ils avouaient tous les deux n'avoir jamais mangé de leur vie un mets de si bon goût; et ils rendirent grâce à Dieu, après ce frugal repas, avec plus de recueillement qu'ils ne l'avaient jamais fait.

« À présent, dit Eustache, couchez-vous ici à l'ombre et dormez un peu; je vais pendant ce temps explorer la rivière et chercher un gué; car il faut que nous la traversons pour ne pas mourir de faim dans ce désert et pour gagner l'Égypte. » Il cassa une grosse branche d'arbre, en fit comme il put avec ses mains un bâton qui devait lui servir au besoin d'arme défensive, et partit. La rivière se précipitait avec une grande violence du milieu des rochers, ombragés par une épaisse forêt. Le courant était très rapide; au milieu le lit devenait profond, et était partout couvert de pierres

polies et glissantes sur lesquelles on ne pouvait faire un pas sans chanceler. Le bois était trop fourré et les rochers trop escarpés pour qu'il fût possible de chercher un passage plus facile en remontant la rivière. Il revint éveiller ses fils, et les emmena en leur disant qu'il allait essayer, avec l'aide de Dieu, de les transporter sur l'autre rive; mais qu'il ne les transporterait que l'un après l'autre, à cause de la difficulté du passage. Lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit qui lui semblait le moins dangereux, il dit à Agapius de se reposer à l'ombre d'un gros saule qui croissait au bord de l'eau. Il prit Théophytus d'un seul bras, tandis que de l'autre il s'appuyait sur son bâton, autant pour assurer sa marche que pour sonder la profondeur du fleuve. Il n'avancait qu'avec des efforts inouïs, et, arrivé au milieu, il eut besoin de rassembler toutes ses forces pour lutter contre la rapidité du courant, qui le couvrait jusqu'à la poitrine et menaçait à chaque instant de l'entraîner; il parvint cependant à transporter heureusement son précieux fardeau de l'autre côté. Eustache remercia Dieu de ce premier succès, essuya la sueur qui ruisselait sur son front, et après s'être reposé un peu, il fit asseoir Théophytus, et se disposa à aller prendre son frère. Ce bon père entra de nouveau dans l'eau; il était déjà au milieu du fleuve, lorsqu'il entendit Agapius, qu'il allait chercher, s'écrier tout à coup : « Mon père, au secours! au secours! une bête féroce qui va me dévorer. »

Un lion énorme était déjà tout près de l'enfant; Eustache voulait courir, et son bras nerveux frappait l'eau de son bâton; mais il ne put que menacer l'animal d'une voix tonnante, et le lion, saisissant le pauvre enfant qui criait et se débattait sous l'étreinte de sa gueule pleine d'écume, l'emporta vers la forêt de toute la rapidité de sa course. Quel affreux tourment pour un père! Il fendait l'eau avec toutes les forces du désespoir, et dès qu'il eut atteint la rive il poursuivit l'animal en poussant de grands cris; bientôt il le perdit de vue et fut réduit à chercher la piste du lion pour le découvrir dans sa retraite. Mais les buissons sauvages qui entrecoupaient leurs branches, les ronces et les épines qui

rampaient sur la terre rendaient impossible tout accès dans la forêt. Le malheureux père fut obligé de s'arrêter là, épuisé de fatigue, tout haletant et les pieds ensanglantés ; son cœur battait violemment dans sa poitrine, la crainte et la douleur avaient presque égaré sa raison : son bâton seul le soutenait debout. Il resta quelque temps immobile ; son esprit paraissait abîmé dans la pensée de son malheur ; puis il fixa ses yeux vers le ciel avec un air de reproche ; mais bientôt, comme si de consolantes pensées eussent affirmé sa raison, son regard s'adoucit, et il parut plus résigné.

Théophytus, en voyant la bête féroce emporter son frère, avait poussé des cris lamentables, et lorsqu'il ne vit plus son père, que les arbres et les broussailles lui cachaient, il cria encore plus fort : « O mon père, mon cher père, où es-tu ? Viens, viens, je t'en prie, ne m'abandonne pas. » Eustache, en proie à la douleur, revenait lentement vers la rivière, marchant avec peine : il criait de loin au pauvre enfant de se taire et de se rassurer, qu'il allait passer la rivière et le rejoindre. Mais, ô affreux spectacle, à peine le père arrivait à la rivière, qu'il vit un loup, attiré par les cris de l'enfant, courir sur Théophytus. Le pauvre petit voulait échapper au monstre, il fuyait de toutes ses forces le long de la rivière. Le père menaçait le loup de son bâton en poussant d'éclatantes menaces ; mais le féroce animal atteint sa proie, il la saisit avec ses dents, et, revenant sur ses pas, il a bientôt disparu dans la forêt. Quelles angoisses indicibles ! quels affreux serremments de cœur pour un père ! Ce guerrier courageux, qui avait vu sans émotion sur le champ de bataille le fer ennemi menacer sa vie, sentit son cœur se crisper et ses membres se raidir.

Dépendant il se précipita dans le fleuve pour voler au secours de son enfant ; mais le loup avait gagné la forêt bien avant que le malheureux Eustache, accablé par la chaleur, épuisé par le passage réitéré du fleuve, brisé par la frayeur et l'affliction, eût pu malgré ses efforts traverser la rivière.

Ce pauvre père tomba épuisé sur la rive : tant de malheurs accablants qui s'étaient succédés si rapide-

ment avaient anéanti sa raison et ses forces. Les affreux vertiges de son esprit se dissipèrent peu à peu, et lorsqu'il fut revenu à lui, il envisagea toute l'horreur de sa position, et exhala ainsi sa douleur : « C'en est fait, ma dernière espérance s'est évanouie : l'appui de mes vieux ans est brisé ! Perdre en quelques jours sa patrie, ses amis, son épouse et ses enfants !... Rester isolé comme un tronç séparé de ses rameaux !... Le patriarche Jacob sentit aussi les amers chagrins que j'éprouve ; mais il lui restait d'autres fils, il lui restait son cher Benjamin quand la tendre Rachel eut succombé à la douleur en apprenant que Joseph, son fils bien-aimé, avait été déchiré par une bête féroce. Mais moi, il ne me reste plus de consolation, il n'est pas d'adoucissement pour de si cruels malheurs. »

Après être resté longtemps silencieux, il s'écria : « Si je n'avais pas l'ineffable bonheur de connaître le Rédempteur divin, s'il ne m'avait donné l'exemple d'une patience sans bornes dans les souffrances, je serais bientôt délivré de ma peine... Une épée, ou plutôt cette rivière aurait bientôt mis fin aux jours d'un Romain courageux. Mais la doctrine du Christ a des enseignements plus élevés, elle nous défend de repousser de nos lèvres le calice d'amertume que nous présente le Père céleste. Un chrétien doit dans ses maux dire avec Jésus-Christ : Que ta volonté s'accomplisse et non la mienne. Mais aussi la couronne de la vie céleste attend là-haut tous ceux qui souffrent avec résignation. »

Eustache fut un moment plus tranquille ; puis, comme s'il eût été écrit que le nouveau chrétien devait être éprouvé et purifié moins encore par les maux du corps que par les tourments intérieurs, il éclata tout à coup en imprécations contre lui-même ; il s'accusait d'avoir causé tous ses maux, d'avoir mis imprudemment sa femme dans les mains du pirate ; il se reprochait d'avoir abandonné ses enfants aux bêtes féroces, et dans son transport défilant il croyait voir le soleil rougi du sang de ses enfants.

« Oh ! non, reprit-il, je ne les ai point livrés ; mais j'ai été imprudent. O Dieu de miséricorde, mon seul

refuge, pardonne à mon repentir; tu sondes les cœurs, je ne suis point coupable, tu le sais; mais, ô Dieu tout-puissant, tu l'as vu et tu l'as souffert, c'était donc ta volonté qu'il en fût ainsi. »

Les amers reproches qu'il se faisait irritèrent ainsi longtemps sa cuisante douleur; mais, convaincu enfin de leur inutilité, il résolut d'offrir tous ses maux à Dieu et de n'avoir plus d'autres pensées que celles de son salut. Il se mit à genoux, joignit les mains, leva les yeux au ciel et demanda au Seigneur de lui envoyer ses consolations célestes et d'alléger ses souffrances. Dieu écouta sa fervente prière et lui accorda bientôt quelque soulagement. Un doux sommeil vint réparer les forces de son corps, et les rêves les plus riants ramenèrent le calme dans son âme. Il se vit en songe dans la forêt obscure; un rayon de soleil éclairait les épaisses ténèbres du bois, et Agapius était assis tranquillement sur une pelouse émaillée des plus belles fleurs; il était plein de vie et souriait gaiement devant lui. L'énorme lion fuyait épouvanté. Eustache s'avança plus avant dans la forêt; un autre rayon lumineux lui apparut et le fit voir à ses yeux son cher Théophytus qui montrait le loup étendu mort et élevait au ciel un regard de reconnaissance. Eustache se réveilla plein de ces douces émotions; mais le sommeil ne tarda pas à engourdir de nouveau son corps affaibli, et il vit encore ses deux fils; mais cette fois c'étaient deux beaux jeunes gens à la taille noble et élevée; ils étaient vêtus en guerriers romains, et des rameaux de laurier vert ombrageaient leurs casques éclatants. Il crut voir aussi son épouse; ses traits brillaient d'un ravissement céleste, elle venait joyeusement au-devant de lui, s'appuyant sur ses deux fils; en ce moment une joie qui n'est pas de ce monde inonda son cœur paternel.

CHAPITRE VI

Eustache trouve une généreuse hospitalité. — Son voyage en Égypte. — Il apprend la mort de sa femme.

L'aurore, répandant sa douce lumière à travers les nuages, éclairait déjà la mer, le sommet des rochers et la cime des arbres, lorsque Eustache se réveilla. Son malheur, celui de ses enfants et de leur bonne mère furent sa première pensée; les riants images qui avaient enchanté son sommeil devaient faire place à l'affreuse réalité. Il éleva vers le ciel ses yeux pleins de larmes, et déposa au sein du Seigneur ses infortunes actuelles et tout son avenir. Le soleil se levait en ce moment, et sa lumière bienfaisante faisait briller la terre d'un nouvel éclat. « Hier à son coucher, dit Eustache, il était entouré de bruillards et de sombres vapeurs, et semblait se plonger dans une mer de sang; ce matin il se lève tout radieux d'un éclat nouveau. C'est l'image de la vie : ceux que nous aimons le plus disparaissent pour nous dans les sombres vapeurs de la mort : une longue nuit nous tient séparés, mais un matin joyeux nous réunit bientôt tout brillants d'une lumière immortelle. »

Eustache ne songeait plus qu'à gagner en toute hâte le port de mer pour lequel était destiné le chargement du vaisseau. Il espérait retrouver là son épouse, et pouvoir, en implorant les lois, l'arracher à son impie ravisseur. Il se mit donc en chemin sans plus tarder, et continua son pénible voyage sur un terrain sablonneux

entre la mer et des rochers élevés. Le malheureux voyageur avait à supporter des fatigues qui surpassaient la force de l'homme : la chaleur du soleil brûlant d'Afrique, réfléchi par les rochers, était intolérable, et il n'avait pour apaiser sa faim que quelques huitres qu'il rencontrait sur le bord de la mer. Les gouttes de rosée qu'il trouvait sur les feuilles larges et plissées de quelques plantes rafraîchissaient sa langue desséchée et étanchaient sa soif. Il fit ainsi une grande partie du chemin sans prendre de repos; cependant les rochers qui bordaient la mer et formaient une haute muraille à sa droite où les eaux baignaient le pied des rocs. Il découvrit cependant une gorge qui conduisait dans les montagnes, et il y entra avec confiance, espérant trouver au terme de son voyage; mais ce défilé aboutissait à un désert encore plus sauvage que celui qu'il avait traversé. Ses yeux n'apercevaient aucun vestige humain, et s'il n'eût vu sur le sable des traces fraîches de bêtes féroces, il eût cru que jamais être vivant n'avait visité ces lieux. La nuit commençait à envelopper la terre de ses ténèbres; Eustache gravit avec peine jusqu'au sommet d'un rocher escarpé et se biottit dans un antre pour y passer la nuit sans avoir rien à craindre des animaux féroces pendant son sommeil. Dès le lendemain il se mit en marche : la solitude devenait de plus en plus effrayante, le soleil s'inclinait déjà à l'horizon, et Eustache ne savait pas qu'il approchait du terme de son voyage. Un peu d'eau qu'il avait puisée à une source presque tarie et quelques baies amères de rochers l'avaient soutenu jusque-là. Il se résignait à mourir de faim dans ces montagnes sauvages, lorsqu'il remarqua à quelque distance un sentier étroit mais assez fréquenté. Il le suivit quelque temps, et au détour d'un rocher escarpé sa vue plongea dans une vallée. Bientôt il découvrit de grands arbres, puis de belles prairies parsemées d'une multitude de fleurs jaunes et rouges; plus loin il vit des champs fertiles et cultivés avec soin, qui s'étendaient jusqu'à un gros village dont on apercevait les toits au milieu d'une forêt d'arbres fruitiers. Cette riche contrée, que dorotaient les rayons

d'un beau soleil, présentait un aspect varié et agréable.

Eustache descendit promptement le coteau, et, lorsqu'au moment où il arriva au village, il ne cessa de remercier Dieu de ne l'avoir pas laissé mourir dans le désert. A la porte de la première habitation était assis un vieillard qui paraissait jour des rayons du soleil couchant, tout en surveillant deux jolis enfants qui jouaient ensemble auprès de lui et qui semblaient ses petits-fils. Eustache s'approcha de lui et lui demanda si un étranger pouvait trouver dans le village un gîte pour la nuit. « Sans doute, répondit le vieillard, et vous me feriez même plaisir d'accepter ma maison; je suis pauvre, il est vrai, mais tout ce que je possède, je vous l'offre de bon cœur. »

Le triste voyageur accepta avec reconnaissance cette offre toute cordiale, et il entra dans la maison de son hôte, qui s'empressa de lui apporter du pain, un peu de vin et quelques fruits. « Prenez, lui dit-il, ces aliments en attendant que ma fille revienne du travail des champs et nous prépare à souper. Rafraichissez-vous, et que le Seigneur vous bénisse. » A ces mots Eustache reconnut avec joie que le bon vieillard était chrétien. « Dieu soit loué! s'écria-t-il à son tour, de m'avoir conduit ici, car moi aussi je crois en Jésus-Christ notre divin Sauveur. » Eustache et le vieux paysan, qui se nommait Clément, s'embrassèrent avec un amour vraiment fraternel. Leurs âmes s'étaient comprises; une même foi, une même espérance, un même amour de Dieu établissaient entre eux une communauté de pensées qui les unissait plus étroitement l'un à l'autre que les liens du sang. Il s'établit aussitôt entre le pauvre paysan et l'infortuné général une confiance plus intime que s'ils eussent vécu ensemble depuis un grand nombre d'années.

La fille du vieillard ne tarda pas à rentrer des champs avec son mari. « Voyez, leur dit l'honnête Clément, le Seigneur nous a envoyé un de ses disciples : regardez-le comme notre ami. » Les deux époux le saluèrent avec un sourire amical, et vinrent s'asseoir auprès de lui. Eustache leur raconta alors ses malheurs et les persécutions que sa foi en Jésus-Christ lui avait fait endurer.

L'enlèvement de sa femme et la mort tragique de ses deux fils attendrissent vivement cette pieuse famille. La jeune femme ne put retenir ses larmes, et le pieux vieillard lui donna quelques consolations. « Ces rêves, que le Ciel vous a envoyés dans votre douleur, ne sont peut-être pas sans signification : vous n'avez pas vu déchirer vos enfants, qui sait s'ils n'ont pas été miraculeusement sauvés ? — C'est impossible, murmura Eustache. — Comment ! dit le vieillard, il n'y a rien d'impossible à Dieu, sa toute-puissance est sans bornes ; et quand vos rêves ne devraient s'accomplir que dans l'autre vie, quand vos enfants seraient morts véritablement, ils vivront radieux de la vie des anges auprès du trône de Dieu, et vous les y verrez certainement. Votre épouse, soyez sûr que le Seigneur la protégera ; vous la retrouverez en Égypte, et vous l'arracherez à son barbare ravisseur. Si mes forces me le permettaient, j'aurais voulu vous accompagner moi-même ; mais voici mon gendre, Clite, qui a déjà fait ce voyage et connaît le chemin ; il sera votre guide ; demain vous partirez. » Ces paroles furent pour Eustache une source de consolation, et le souper se termina dans une douce gaieté. Le repas était modeste, mais le bon cœur de ses hôtes donnait aux mets un parfum de bon goût qui les fit trouver délicieux, et ce fut le cœur plein de calme et d'espérance qu'il alla se livrer au repos.

Le lendemain, longtemps avant la pointe du jour, il se mit en route avec le gendre du vieux Clément ; ils marchèrent à grandes journées, ne prenant de repos que pendant les heures les plus chaudes du jour. Lorsqu'ils eurent traversé les montagnes et furent arrivés dans la plaine, Eustache, avec le peu d'argent qui lui restait encore, loua un charneau pour aller plus vite et plus commodément. Ils arrivèrent enfin à une ville de commerce maritime, devant laquelle étaient à l'ancre un grand nombre de navires. Eustache s'empressa d'aller examiner tous les vaisseaux du port, et il reconnut bientôt celui sur lequel il s'était embarqué ; il était à sec sur le rivage. Il s'approcha pour en voir les ornements, et s'assura que c'était bien le même.

Un matelot assis nonchalamment sur une caisse lui

demanda pourquoi il examinait ce navire avec tant d'attention, et s'il voulait l'acheter. Eustache, pour qui ces paroles semblaient une amère ironie, le regarda doucement. « Je ne plaisante point, dit le matelot, le vaisseau est à vendre ; le maître, un Maure très riche, a perdu la vie pendant son dernier voyage. » Comme Eustache le pressait de questions, il l'assura qu'il disait la vérité, et que le vaisseau n'était en rade que depuis quelques jours, qu'il pouvait s'en assurer. « J'étais là quand on a apporté son cadavre à terre : on dit qu'il est mort subitement. — C'est singulier, dit Eustache ; mais n'avez-vous pas vu une femme qui était sur le vaisseau ? — Une femme ? dit le matelot ; il n'y avait point de femme. — Il y avait une femme, répliqua Eustache en insistant, et dites-moi, je vous en conjure, ce qu'elle est devenue. » Mais le matelot protesta de nouveau qu'il n'avait vu débarquer aucune dame, et qu'il n'avait point entendu dire qu'il y en eût sur le navire.

Des marchands qui s'étaient arrêtés à écouter l'entretien d'Eustache avec le matelot confirmèrent ce que disait celui-ci. « J'attendais impatiemment des marchandises par ce bâtiment, disait l'un d'eux, j'allai à bord dès son arrivée, j'y suis resté jusqu'à ce que tout ait été débarqué, et je puis vous assurer qu'il n'y avait point de femme. » Eustache raconta de son histoire ce qu'il jugea nécessaire pour engager les marchands qui paraissaient prendre part à sa peine à chercher quelques matelots de l'équipage, et à découvrir ce qu'était devenue son épouse. Ils promirent de ne rien négliger pour y parvenir, si cela était possible : « Tout l'équipage, lui dit-on, s'est engagé sur d'autres bâtiments, et les affaires sont si actives en ce moment qu'ils peuvent déjà avoir mis à la voile. »

Les marchands tinrent parole, et ils revinrent bientôt apprendre à Eustache qu'ils avaient eu le bonheur de rencontrer deux de ces matelots ; mais que ceux-ci n'avaient avec assurance qu'il y eût une femme à leur bord.

Les deux matelots furent cités en justice à la requête d'Eustache. Quel ne fut pas leur étonnement, en en-

traut dans la salle d'audience, de voir devant eux l'homme que leur maître barbare avait débarqué sur une plage déserte, et qu'ils croyaient mort! Ils avouèrent qu'Eustache, qui s'était embarqué sur le vaisseau avec sa famille, n'ayant pas d'argent pour payer le passage, leur patron avait retenu sa femme esclave, qu'il avait ensuite conçu une violente passion pour elle, mais que, celle-ci se refusant à son amour, il l'avait percée de son épée dans un transport de rage, et que son cadavre avait été jeté à la mer. De cruels remords, disaient-ils, avaient ensuite déchiré son cœur : il avait refusé de prendre aucune nourriture, et avait enfin succombé à son désespoir. Comme cette action ne faisait point honneur à leur maître, c'était bien à regret qu'ils s'étaient vus forcés de la révéler à la justice. Ces matelots jurèrent ensuite qu'ils avaient dit la vérité, et sortirent de l'audience.

Eustache souffrait en ce moment des maux impossibles à décrire. Il sortit du tribunal profondément ému, et ses pas se dirigèrent vers la mer : sa douleur était muette et ses yeux étaient égarés. Il s'arrêta au bord de l'eau, et y resta longtemps ; enfin ses yeux se remplirent de larmes en regardant le ciel, et il s'écria : « O mon Dieu, tels étaient tes desseins sur moi, la mort me devait ravir Théophyta ! Je me soumetts à ta volonté, j'adore avec humilité tes desseins. Tu as rappelé à toi mon épouse... Elle est morte victime d'une barbare brutalité ; mais elle est morte vertueuse. Chère Théophyta, je ne dois plus te revoir ici-bas ; adieu, âme pure, prie pour moi, afin que je te revvoie avec nos chers enfants au pied du trône de l'Éternel. »

Clite, le jeune paysan qui avait accompagné Eustache, était allé conduire le charneau à la plus prochaine auberge, et s'était occupé de le soigner tandis qu'on interrogeait les matelots. Il apprit avec horreur la mort de la malheureuse Théophyta, et revint tout peiné et les larmes aux yeux trouver Eustache, qui regardait la mer sans rien voir. « Grand Dieu, dit Clite, je ne m'étonne point que vous ne puissiez voir la mer sans verser des larmes, c'est le tombeau de votre épouse ; mais portez plutôt vos regards vers le ciel, car c'est la

qu'est son âme : sa mort est digne d'envie, elle la préfèra au péché. Séchez donc vos pleurs, et rendez grâces à Dieu de sa miséricorde. — Tu as raison, mon ami, répondit Eustache en lui serrant la main ; si elle a été cruellement assassinée, elle a du moins terminé saintement sa vie. Dieu veuille que notre mort soit aussi méritoire, quand elle devrait être encore plus horrible ! »

saurait conduire la charrue. Le bon campagnard, tout joyeux de cette résolution, lui dit de venir avec lui sans inquiétude, qu'ils vivraient ensemble aussi heureux que les anges du ciel.

Le lendemain à la pointe du jour, ils montèrent sur le chameau et reprirent le chemin du village, où ils arrivèrent heureusement. La famille de Clite, le généreux vieillard, sa fille et ses enfants revirent les voyageurs avec la joie la plus vive. La triste certitude du malheur de leur nouvel ami leur arracha des larmes, et le vieux Clément, apprenant le projet d'Eustache de travailler à la journée, secoua sa tête blanche en signe de refus; mais le général persista, demandant seulement d'avoir à lui, sur une colline ombragée par des palmiers séculaires et voisine de la maison de ces pieux cultivateurs, une petite cabane, où il pût dans la solitude méditer et se livrer à la prière durant les heures que lui laisserait le travail; on lui promit tout, et dès le lendemain on se mit à l'ouvrage. Eustache en donna le plan, surveilla les travaux et contribua beaucoup à achever en peu de jours cette habitation de misérable apparence, qui était à peine un abri contre le vent. Une cloison mal jointe de planches de sapin divisait la butte en deux compartiments égaux; le premier devait lui servir d'habitation pendant le jour, et un mauvais lit avait été dressé dans la seconde chambre.

Une misérable cabane de mousse, recouverte d'un toit de chaume, était à présent la demeure de ce général qui naguère vivait au sein de l'opulence dans un palais de marbre! Il se livrait avec ardeur à l'agriculture, et il apprit en peu de temps la culture des champs; ce travail, qui d'abord avait été pour lui si pénible, devint une occupation à laquelle il ne se livrait pas sans plaisir. Eustache comprenait maintenant cette pensée du poète latin: Trop heureux les habitants des campagnes s'ils comprenaient leur bonheur! Il trouvait digne d'envie le sort de l'homme qui, loin des affaires du monde, passe tranquillement sa vie, comme nos premiers pères, à labourer ses champs avec ses bœufs, sans avoir connu l'usure ni les tourments de l'insatiable avarice. Il vivait comme autrefois le célèbre général Cincinnatus, que les

CHAPITRE VII

Le général devient domestique d'un paysan. — Son bonheur dans la retraite.

Clite et Eustache se promèneraient quelque temps au bord de la mer, silencieux et s'entretenant avec Dieu dans la tristesse de leurs cœurs. « Il est nuit, dit Clite. J'ai fait préparer à souper à l'auberge, et un lit vous y attend, venez avec moi. » Eustache le suivit, mais ils ne purent prendre aucune nourriture. Ils se retirèrent dans leur chambre, où ils s'entretenaient encore longtemps de ce triste événement; enfin Clite dit au général: « Vous n'avez plus rien qui vous retienne en Egypte, qu'allez-vous faire? — Je n'y ai pas encore pensé, dit Eustache, mais il ne me reste plus qu'à chercher quelque part un coin de terre pour y pleurer et y mourir, si Dieu n'en dispose autrement. — Alors vous viendrez avec moi; ma maison et tout ce que je possède sont à votre service. Venez demeurer avec nous, mon vieux père et ma femme vous reverront avec joie: ils vous consolent de vos maux et adouciront vos souffrances. Vous vivrez heureux avec nous, mes enfants dissiperont votre tristesse. » Eustache réfléchit pendant quelques instants, et lui dit qu'il consentait à s'en retourner avec lui, mais qu'il ne voulait pas leur être à charge ni manger le pain de leurs sueurs: sans travailler. « Celui qui ne travaille pas ne doit pas manger, » dit l'Apôtre. Il voulait partager leurs travaux et les aider dans la culture de leurs champs; il espérait que son bras, qui avait su autrefois manier la lance et l'épée,

députés du sénat romain, venus pour le créer dictateur, trouvèrent à labourer son champ. Ce grand homme quitta la charue pour conduire au combat les armées de la république; il triompha glorieusement des ennemis, et revint après dans son modeste patrimoine retrouver sa charue, ses moeurs champêtres et sa nourriture grossière, donnant ainsi au monde un bel exemple de juste mépris pour les richesses et les grandeurs.

Les heures que le travail des champs laissait à Eustache n'étaient pas oisives, il les employait à défricher autour de sa cabane et à planter de la vigne; il y apporta du plan de figuier, et cultiva avec un soin tout particulier des légumes potagers et de beaux melons. Il dinait ordinairement avec la bonne famille à leur habitation ou aux champs. Assis avec eux sur le gazon, à l'ombre d'un arbre, il mangeait de bon appétit dans la même écuelle sans désirer des mets plus délicats. Mais le plus souvent il préparait lui-même son repas du soir; assis devant son modeste foyer, il lisait quelques passages de l'Évangile, des Epîtres des apôtres ou chantait des psaumes en faisant cuire son frugal souper.

Les pieux campagnards venaient souvent, pour se délasser des travaux de la journée, s'asseoir avec lui sous les palmiers qui ombrageaient sa chaumine, et admirer dans une belle soirée la majestueuse beauté de la nature et le rouge pourpre de l'horizon du couchant; la nuit les surprit bien des fois à regarder les étoiles se lever une à une, en écoutant Eustache leur raconter d'une manière instructive quelques traits de sa vie. Cependant il leur cacha toujours qu'il était le général Placide, si célèbre dans l'empire romain, et ils ne le connaissaient que sous le nom d'Eustache.

Les paysans qui l'avaient reçu avec tant de charité étaient presque les seuls du village qui fussent chrétiens; néanmoins Eustache se faisait un véritable plaisir de les obliger tous sans distinction. Ses connaissances, son adresse et son courage le mettaient à même de les aider souvent de ses conseils aussi bien que de ses actions. Leurs champs étaient souvent dévastés par les cerfs, les sangliers et même les animaux féroces du désert, qui, poussés par la faim, fondaient par bandes sur leurs

troupeaux. A cette époque où l'on ne connaissait pas encore les armes à feu, il était plus difficile, surtout aux paysans pacifiques, de se défendre contre ces attaques. Eustache, qui était brave, entreprit de protéger leurs champs et leurs troupeaux contre ces animaux dévastateurs, et il passa souvent tout seul des nuits sombres et orageuses à faire une garde active le long des montagnes. Chasseur habile, il apprenait à ces paysans à attaquer et à vaincre ces bêtes féroces; il dirigeait la chasse, et parvint à détruire une assez grande quantité de loups et même des lions sans qu'un seul homme eût été blessé.

Sa bravoure inspirait à tous une grande confiance, la noblesse de son âme commandait l'estime, et il savait gagner les cœurs par son humanité. Lorsque les travaux étaient terminés et qu'il se reposait assis sous les grands palmiers de son coteau, il voyait venir chaque soir un plus grand nombre de villageois, de femmes et d'enfants, écouter avidement ses instructions. Alors il parlait de préférence du bonheur du vrai chrétien et de tous ceux qui connaissaient véritablement Jésus-Christ; il parlait parce qu'il croyait, et ses paroles, qui partaient du cœur, pénétraient facilement dans les âmes. Chaque jour il faisait quelques nouvelles conquêtes au Saigneur. Un prêtre chrétien poursuivi par les païens vint se réfugier dans cette vallée, baptisa ces païens qu'Eustache avait instruits, et leur donna le pain de vie. La chaumière du général servait de chapelle; mais quelques années plus tard, lorsque le prêtre revint, il fut dans la nécessité de célébrer l'office divin sous les vieux palmiers, car Eustache avait vu avec joie tous les habitants du valon se convertir au christianisme.

Tous les vertueux habitants de ce village, ne formant plus, pour ainsi dire, qu'un cœur et qu'une âme, offraient la réalité des images séduisantes de la fraternité évangélique.

inutiles, et je crois que nous avons là une commission qui ne nous fera pas grand honneur. » Eustache, voyant qu'il ne le connaissait pas, se garda bien de leur laisser voir qu'il les connaît, voulant d'abord s'assurer s'ils étaient toujours ses véritables amis, et savoir pour quel motif l'empereur, qui l'avait disgracié, le faisait chercher maintenant. Il se contenta donc de leur dire, en s'efforçant de paraître indifférent : « Vous trouverez peut-être ce Placide plus tôt que vous le pensez; c'est souvent lorsqu'on s'y attend le moins que nos vœux sont réalisés; mais le soleil se couche, et vous êtes fatigués du voyage; venez chez moi passer la nuit, je me ferai un plaisir de vous recevoir. »

Les soldats ne se firent point répéter l'invitation, et ils vinrent avec lui au village. « Il faut que je soigne mes bœufs, dit Eustache; allez m'attendre là-haut, je vous suis dans un moment. — Là-haut, dans cette méchante cabane ? dit Acacius tout déconcerté; vous n'êtes donc point le maître de cette métairie ? — Non, je ne suis qu'un homme de journée; mais néanmoins vous serez content de mon hospitalité. — Nous verrons, » dit Acacius hochant la tête en signe d'incrédulité; et il suivit le sentier de la colline avec Antiochus.

Eustache, s'étant hâté de mettre les bœufs à l'étable et de les soigner, dit à ses maîtres qu'il avait invité à passer la nuit dans sa cabane deux braves soldats, et qu'il souhaitait d'avoir à leur offrir un petit souper et un peu de vin. « Ne me refusez pas ce que je vous demande, dit-il, je consens à vous payer de mon travail le double de tout ce qu'ils dépenseront. — Comment ! répondit le père Clément, nous payer ! n'est-ce pas le devoir d'un chrétien de recevoir les étrangers ? et les services que vous nous avez rendus ne méritent-ils pas que nous fassions quelque chose pour vous ? — Je suis bien aise, dit la fermière, d'avoir gardé un morceau du beau cerf que vous avez tué dernièrement : je m'en vais tout de suite le préparer, et je vous donnerai du meilleur vin autant que vous en voudrez. » Elle sortit à ces mots, et rentra bientôt avec une grosse outre pleine de vin et un bon pain nouvellement cuit.

Eustache, en rentrant dans sa chaumière avec son

CHAPITRE VIII

Eustache revoit ses fidèles serviteurs Antiochus et Acacius. — Il apprend qu'ils ont ordre de le chercher.

Quinze ans d'un bonheur tranquille s'étaient écoulés pour Eustache dans cette douce vallée, au milieu de ces honnêtes paysans, sans qu'il eût rien appris de ce qui se passait dans le reste du monde. Cependant un soir, à l'heure où l'ombre des monts s'étendait bien loin sur la plaine et qu'il ramenait ses bœufs fatigués, traînant lentement vers le village la charue renversée, il aperçut à une certaine distance deux guerriers qui venaient à grands pas. Il les reconnut de loin à leur brillante armure, à l'éclat de leurs casques et de leurs lances, à leurs habits d'un rouge pourpre. Eustache avait été général et victorieux; la vue des guerriers le réjouit intérieurement, et il s'arrêta tout court. Les soldats furent bientôt près du labourer, qui reconnut en eux, avec étonnement, ses fidèles serviteurs et compagnons d'armes Acacius et Antiochus. Mais ceux-ci ne reconnurent point le général Placide sous les traits brûlés par le soleil et les vêtements grossiers d'un pauvre paysan.

Eustache, leur présentant la main, s'écria avec joie : « Soyez les bienvenus, mes amis ! Qui vous amène à travers le monde dans cette vallée où il n'a pas brillé une lance romaine depuis tant d'années ? — Salut, bon paysan, dit Acacius; si nous sommes ici, c'est que nous parcourons l'Égypte pour retrouver le général Placide, par ordre de l'empereur; mais toutes nos peines ont été

ontre et son pain, pourva les deux soldats qui s'étaient déjà mis à l'aise, et emplissant de vin des coupes de bois, il les invita à se rafraîchir avec ce qu'il leur apportait, en attendant que le souper fût prêt. Acacius ne se fit point prier, et avoua qu'il ne s'attendait pas à trouver d'aussi bon vin dans une pareille hutte; « ni un si brave homme, » dit à son tour Antiochus en frappant sur l'épaule d'Eustache. Peu à peu le vin excita la gaieté, et les deux soldats se mirent à parler de leur ancien général Placide, lui prodiguant toutes sortes d'éloges, autant pour son courage que pour ses vertus domestiques.

« Allons, allons, dit Eustache en souriant, ne louez pas tant votre Placide; vous le flattez, et je suis bien sûr qu'il n'est pas meilleur que moi.

— Pas meilleur que toi ! s'écria Acacius en colère; brave homme, tu n'as pas mauvaise opinion de toi-même, et tu es en vérité bien modeste; mais quelque honnête homme que tu puisses être, il faut être fou ou n'avoir pas connu notre bon général, pour oser se comparer à lui. »

Antiochus, interrompant en ce moment Acacius, parla à son tour de la vertu de l'épouse de Placide, des brillantes espérances que faisaient concevoir les deux jeunes enfants.

L'attachement des vieux serviteurs, le souvenir de son bonheur passé, de sa femme, de ses enfants, touchèrent vivement Eustache; il pouvait à peine retenir les larmes qui roulaient dans ses yeux; il se leva, alla à la fenêtre, et dit d'une voix tremblante: « Comme la nuit est venue pendant notre conversation, je vais chercher de la lumière et voir si le souper est prêt. » C'était un prétexte aux larmes qui le suffoquaient.

Antiochus dit alors à Acacius: « N'as-tu pas été frappé de la ressemblance de ce paysan avec notre ancien seigneur? Plus je le regarde, plus je trouve que ce sont ses traits, sa voix même; tout en lui me rappelle Placide. Examine-le bien quand il rentrera, et vois si ce n'est pas celui que nous cherchons. — Es-tu fou? dit Acacius: notre grand général domestique d'un paysan!

Il est vrai qu'il ya de la noblesse dans les traits et les manières de ce villageois, qu'ila quelque ressemblance avec notre général; mais je crois que le désir de retrouver Placide nous abuse, et que le vin du paysan nous échauffe la tête. Je sais une marque sûre à laquelle nous pouvons le reconnaître. Je me souviens que dans une bataille un éclat de lance envenima le blessa profondément au défaut de la cuirasse et du casque; il guérit promptement, mais la cicatrice lui restera jusqu'à la mort; nous verrons si notre hôte porte au cou la trace de cette blessure. »

Eustache reentra bientôt avec une lampe allumée, qu'il plaça sur la table en se penchant pour en élever un peu la mèche. Les deux soldats jetèrent en même temps les yeux sur la coiffure du paysan, et, voyant la longue cicatrice, ils se levèrent de table si brusquement qu'on les eût pris pour des fous furieux: ils ne savaient plus ce qu'ils faisaient. Ils pleuraient, se jetaient à son cou, et l'étouffaient presque sous leurs vives embrassades: ils tombèrent ensuite à ses pieds, le suppliant de leur pardonner ce transport dont ils n'avaient pas été maîtres; puis ils saisirent ses mains comme pour s'assurer qu'ils ne révaient pas. « Héros glorieux, notre bon maître, vous qui êtes notre bienfaiteur et notre bon père, voyez à vos pieds deux fidèles serviteurs. Mais dans quel état nous vous revoyons! Où est votre épouse la noble et vertueuse Théophyta? Vos fils, que sont-ils devenus? Comment vous trouvez-vous seul, abandonné dans cette misérable hutte? Ne vous reste-t-il d'autre marque de vos grandeurs passées que cette cicatrice? Dites-nous que nos yeux ne nous trompent pas, et que nous avons trouvé celui que nous cherchons. »

Le noble et sensible Eustache, en voyant la fidélité de ses serviteurs, en entendant le nom de son épouse, de ses chers enfants, ne put retenir plus longtemps les larmes qui s'échappaient malgré lui; il était vaincu par l'émotion de son cœur, il pleura abondamment et leur dit: « Ah! mes amis, j'ai de bien tristes nouvelles à vous apprendre; » et il les informa longuement du sort de Théophyta et de celui de ses fils.

Les deux serviteurs apprirent en frémissant le malheureux sort de sa femme et de ses enfants; et ils furent

si vivement émus des larmes du pauvre Eustache qu'ils jetèrent de hauts cris, comme s'ils eussent vu sous leurs yeux les enfants déchirés par les bêtes féroces ou le corps ensanglanté de leur vertueuse mère. Les bons habitants de la métairie voisine avaient entendu d'abord les cris joyeux ; mais les éclatantes lamentations des soldats les effrayèrent, et ils accoururent à la colline pour voir ce qui s'y passait. Le bon Clite, sa femme et le vieux Clément entrèrent tous à la fois dans la chaumière, demandant ce qui était arrivé. Eustache les rassura, et il leur dit que ces guerriers étaient ses amis, qu'ils avaient été ses compagnons d'armes, et qu'en le reconnaissant ils avaient poussé des cris de joie ; mais que la mort de sa femme et de ses fils avait causé les sanglots qu'ils avaient entendus.

Les bons paysans pleuraient aussi de cette scène attendrissante ; mais Acacius, trouvant qu'ils traitaient le général avec autant de familiarité qu'un domestique, et voyant qu'ils ignoraient encore les hautes dignités dont il avait été honoré dans le monde, leur dit aussitôt : « Vous ne savez pas quel homme vous avez logé jusqu'ici dans cette chétive cabane ? Cet homme qui gagne péniblement chez vous du travail de ses mains un morceau de pain, nourrissait jadis un grand nombre de familles ; ce journalier qui vous sert maintenant a commandé des armées, et des milliers de braves ont obéi à un signe de sa tête. Soyez sûrs que votre misérable village, votre vallée de Badyssus, inconnue jusqu'ici, sera longtemps célèbre pour avoir été la demeure du fameux général Placide. »

Quel ne fut pas l'étonnement des bons paysans, qui à ce nom reculèrent avec un respect mêlé de confusion ; car un général romain, dans ce temps-là, c'était un prince. Mais Eustache les rassura. « Comment ! mes amis, leur dit-il, vous vous éloignez de moi ? Dieu a voulu qu'ici-bas les uns fussent nés pour commander, les autres pour obéir ; il a fait ceux-ci pauvres, les autres riches. Mais, esclaves ou maîtres, riches ou pauvres, nous sommes tous égaux devant Dieu ; c'est à nos œuvres qu'il nous jugera tous ; tâchons qu'elles soient trouvées bonnes et justes. »

Les paysans étaient pleins d'étonnement et d'émotion, et l'écoutaient en silence : le vieux Clément, ce vénérable vicillard, prenant, alors la main d'Eustache, lui dit les larmes aux yeux : « Noble général, dans tout le temps que vous avez passé avec nous, jamais un seul mot n'est venu nous révéler votre grandeur et vos exploits ; vos lèvres n'ont pas proféré le moindre murmure contre vos persécuteurs ! L'humilité et l'amour de Jésus-Christ sont véritablement dans votre cœur. Réjouissez-vous maintenant des persécutions et des longues souffrances que vous avez endurées, car au ciel vous en recevrez une belle récompense. »

riusement soumis, ont rompu le traité de paix et envahi les frontières de l'empire avec une armée innombrable.

« Les légions romaines furent repoussées sur tous les points, et les ennemis, ravageant tout le pays qu'ils parcouraient, mirent à feu et à sang des provinces entières. Des messagers arrivaient en foule à Rome, suppliant l'empereur d'envoyer promptement au secours de leurs infortunés compatriotes s'il voulait les sauver; mais il se trouvait lui-même dans le plus grand embarras, et avait peine à conserver sous son empire l'immense étendue des pays qu'il avait conquis. Cependant il leva en toute hâte une armée, et donna ordre à notre légion de partir : il passa en personne dans les rangs des soldats, les exhortant à se souvenir de leurs victoires et à ajouter une palme nouvelle à leurs anciens lauriers. Plusieurs capitaines et même de simples légionnaires crièrent à haute voix : « Que l'empereur nous rende notre général Placide, et nous mettrons en fuite cent mille Parthes comme s'il n'y avait qu'un seul homme. »

« L'empereur parut confus, et dit qu'il avait déjà envoyé à tous les gouverneurs de province et à tous les préfets de l'empire l'ordre de s'informer du lieu de sa retraite. « Si quelqu'un croit pouvoir le découvrir, qu'il sorte des rangs. Je saurai récompenser dignement celui qui me ramènera ce brave général. » Plusieurs soldats sortirent des rangs avec nous. Nous savions positivement que votre projet était de gagner l'Égypte, et nous espérons vous retrouver en ce pays ou dans les contrées voisines. On nous remit de la part de l'empereur des mandats adressés à tous les préfets et à tous les gouverneurs. L'empereur leur ordonnait de nous accorder aide et protection dans cette importante mission, de laquelle dépend le salut de l'empire, et de faire conduire à Rome le général Placide avec tous les honneurs dus à son rang, si nous avions le bonheur de le retrouver. Ces papiers sont là sur ma poitrine, vous pouvez les lire vous-même, ils sont signés de la main de l'empereur. » A ces mots il tira les lettres et les présenta à Eustache.

« Oubliez les injustices dont vous avez été victime, lui dit Antiochus d'un air suppliant, et consentez à

CHAPITRE IX

Eustache prend le commandement de l'armée romaine contre les Parthes. — Il impose une paix honteuse aux ennemis.

Eustache, resté seul avec les deux soldats, s'assit à table avec eux, et la paysanne leur apporta un excellent souper. « Mangez à présent, dit Eustache, et que ce vin fortifie votre cœur; » et il les regarda amicalement en emplissant leurs coupes. « Mon cœur déborde à la fois de joie et de douleur; pour moi je ne saurais ni boire ni manger, » dit Antiochus; et comme Acacius n'était pas plus disposé à souper que son compagnon, Eustache leur dit que plus tard peut-être ils seraient de meilleur appétit, et qu'ils eussent maintenant à lui dire quelle était la situation des chrétiens, et s'ils étaient toujours aussi cruellement persécutés. « Non, répondit Acacius, l'empereur paraît être revenu à des sentiments plus humains. Les gouverneurs des provinces et les juges, reconnaissant l'impuissance de la persécution contre les chrétiens, la négligent presque entièrement, et elle a même tout à fait disparu dans certaines contrées.

— Que Dieu soit loué! s'écria Eustache; qu'il daigne bientôt accorder la paix à son Église! Vous avez parlé tantôt de l'ordre de me chercher, dites-moi ce qui vous amène ici...

— Ah! oui, dit Acacius, la joie de vous revoir et la douleur que j'ai ressentie de vos malheurs m'ont fait oublier jusqu'à la commission de l'empereur. Depuis que vous êtes ici retiré au milieu de ces rochers, il s'est passé dans le monde bien des événements dont vous n'avez rien appris. Les Parthes, que vous avez si glo-

parir avec nous. Vous trouverez des milliers de braves soldats dont le cœur ne bat que pour vous, et soyez assuré que l'empereur lui-même vous recevra avec une grande joie. Consentez à prendre le commandement de l'armée, et elle sera bientôt victorieuse; et vous aurez donné la paix au monde en vous couvrant d'une gloire nouvelle.

— C'est un dessein visible de la Providence, dit Eustache, que vous ayez découvert mon obscur réduit et que vous m'avez rencontré le premier du village. C'est Dieu qui vous a conduits ici : c'est un devoir pour moi de servir ma patrie, de verser mon sang et d'exposer ma vie pour sauver l'empire. Je vous le promets, demain je pars avec vous, et avant peu, Dieu aidant, aucun soldat parthe ne foulera le sol romain, et aucun cheval ennemi ne s'abreuvera à nos ruisseaux. »

Dès le lendemain matin, Eustache sortit de sa chaumière avec ses vieux serviteurs pour aller prendre congé des habitants du village. Ils s'étaient déjà réunis en grand nombre devant sa porte, car on avait bientôt su dans toute la bourgade que deux des amis d'Eustache étaient venus le visiter, et avaient appris qu'il avait été général. Quand Eustache leur dit qu'il allait les quitter, leur joie se changea en lamentations : tous les autres habitants accoururent à ces cris, et ils pleuraient tous comme s'ils eussent assisté à ses funérailles. Pour lui, il les consolait en leur disant de ne pas s'affliger, que c'était la volonté de Dieu qui les séparait, mais qu'il les reverrait la-haut dans le ciel, s'ils conservaient fidèlement la foi, l'espérance et la charité; puis il leur dit adieu et leur souhaita la paix du Seigneur.

Le vénérable vieillard Clément, le plus âgé du village, s'approcha d'Eustache, lui tendit la main et lui dit les larmes aux yeux : « Dieu vous avait envoyé parmi nous pour instruire nos frères et leur faire connaître la vérité. C'est lui qui vous rappelle maintenant; nous n'avons pas droit de nous plaindre; que sa volonté s'accomplisse! Je vous remercie au nom de tous de l'amitié que vous nous avez témoignée à tous pendant ces quinze années, et nous prions le Seigneur qu'il vous en récompense. » Ils l'accompagnèrent ensemble pendant un

assez long trajet, en pleurant et en le bénissant, et ce ne fut qu'après bien des sollicitations de sa part que les bons paysans consentirent à le quitter.

Eustache se rendit d'abord chez le gouverneur de la province. Celui-ci, voyant un homme en habit de paysan et accompagné de deux soldats armés, le prit pour un prisonnier qu'on lui amenait.

Dès qu'il eut été informé de tout par Acacius, il s'étonna beaucoup, et, saluant Eustache avec la plus grande vénération, il ordonna aussitôt de lui donner des vêtements convenables à son rang et de le couvrir d'une brillante armure. Le gouverneur fit préparer des chevaux, et l'accompagna avec une escorte de cavalerie jusqu'à la mer, où Eustache s'embarqua sur un des vaisseaux de l'Etat.

La traversée fut heureuse, et Eustache se rendit en peu de jours à Rome. On annonça son arrivée à l'empereur au moment où, présidant le conseil d'Etat, il était occupé d'affaires très importantes; mais à cette nouvelle il sauta de son fauteuil, jeta les papiers qu'il avait à la main et courut au-devant de lui. Il entra dans la salle du conseil le tenant par la main, et là il lui demanda avec une amicale bienveillance comment il se portait et ce qu'étaient devenus sa femme et ses enfants. En apprenant leur malheureuse destinée, il parut ému et surtout très troublé; sa conscience lui reprochait amèrement d'avoir exposé à de telles infortunes un homme aussi distingué. Il dit enfin, après quelques instants de silence : « Votre vue seule peut adoucir mon chagrin. Je vous fais général en chef de l'armée qui doit soutenir contre les Parthes une guerre difficile. Je remets entre vos mains le salut de la patrie. Partez, et répondez à l'attente de l'armée et de votre patrie, mes vœux sincères vous sont assurés. » L'empereur le revêtit ensuite des insignes du commandement et lui remit le bâton de généralissime. A Rome tout le peuple apprit avec la joie la plus vive la faveur du général Placide.

L'armée tout entière salua l'arrivée d'Eustache par de joyeuses acclamations, et parut animée d'un nouveau courage. L'œil habile du général reconnut bientôt que

Les troupes de l'empire étaient affaiblies, et campées dans un pays trop découvert pour attaquer avec quelque chance de succès une armée aussi nombreuse que celle des Parthes. Leur cavalerie, bien supérieure à la cavalerie romaine par la vigueur des chevaux et l'habileté des cavaliers, faisait la principale force des ennemis. Eustache se hâta donc de faire prendre à son armée une position dans les défilés et les gorges des montagnes, où les légions romaines, protégées de tous côtés par des bois et des marais, pussent entraver la marche de l'ennemi sans avoir rien à craindre de sa cavalerie. Cependant de nouvelles levées venaient de toutes les villes et de tous les villages de l'empire augmentèrent chaque jour l'armée romaine; le général faisait lui-même faire l'exercice à ses troupes. Il choisit les plus intrépides jeunes gens de l'armée, les enrôla avec de vieux soldats éprouvés, en forma ses satellites ou, comme on dirait aujourd'hui, sa garde du corps, dont il voulait former un corps de réserve pour décider le gain de la bataille; après avoir tout disposé avec liberté, il donna ordre d'attaquer subitement l'ennemi sur tous les points. Les Parthes, surpris par cette attaque inattendue, prirent la fuite au premier choc dans le plus grand désordre; mais bientôt, soutenus par des troupes fraîches, ils opposèrent la plus vigoureuse résistance. A cet instant Eustache commanda de se retirer en bon ordre: quelques vieux soldats obéirent en murmurant; mais Eustache connaissait les cavaliers parthes; il savait qu'en fuyant ils s'assevaient à rebours sur leurs chevaux, et que les flèches meurtrières faisaient plus de ravages dans les rangs de ceux qui les poursuivaient qu'à une attaque en bataille rangée. Déjà les Romains, harcelés de tous côtés, avaient regagné leurs positions; le général fit faire volte-face à ses légions et commanda une nouvelle attaque. La retraite avait été bien calculée, et l'armée parthe se trouvait engagée dans le pays où Eustache la voulait attirer. Les ennemis virent le danger, mais trop tard: lorsqu'ils songèrent à fuir, une grande partie des légions romaines les avaient cernés et les attaquaient par derrière. Entourés par une forêt de lances, les Parthes ne purent, malgré leur impétuosité, rompre

cette barrière armée. Les chevaux s'enferraient d'eux-mêmes dans ces lances fortement soutenues; d'autres, blessés, se cabraient et écrasaient leurs cavaliers en tombant à la renverse. Des montagnes escarpées et des marais profonds les enfermaient des deux côtés. Le désordre des ennemis croissait de plus en plus, et, perdant tout espoir de vaincre, ils se jetèrent en désespérés sur la cohorte qui entourait le général auquel ils attribuaient leur défaite. Un instant ils réussirent à y mettre le désordre; mais les deux cohortes voisines vinrent aussitôt à son secours, et couvrant Placide de leurs boucliers, elles le mirent à l'abri des nuées de flèches qui pleuvaient sur lui. Elles gagnèrent même assez de terrain pour lui laisser le commandement de l'armée. Les ennemis furent complètement défaits, et le nombre des prisonniers fut immense: le camp fut pris, et par cette victoire tous les trésors qu'ils avaient pillés furent regagnés à l'empire romain.

Eustache fit passer l'Hydaspes à son armée: c'était le fleuve qui bornait les deux nations. Il s'empara des villes et places fortes ennemies qui étaient restées sans garnison; en sorte que les Parthes, qui n'avaient cessé de harceler les Romains et avaient un instant fait trembler l'empereur dans sa capitale, n'avaient plus maintenant d'autre désir que celui d'obtenir la paix. Eustache désarma les prisonniers et les mit en liberté, se contentant de retenir comme otages leurs princes et leurs chefs. Il sut dicter les conditions de paix avec tant de sagesse qu'il devenait impossible aux Parthes d'entreprendre une nouvelle guerre contre les Romains. Cette paix si glorieuse n'avait coûté qu'une seule bataille, et c'était le résultat de quelques jours de campagne. Le général fit rassembler l'armée, la félicita de la gloire nouvelle dont elle s'était couverte, et annonça qu'il allait se ramener à Rome. Son seul regret, disait-il, était de se voir contraindre de laisser en garnison lointaine un si grand nombre de ses braves soldats. Toute l'armée retentit d'un cri de joie, et les louanges du général s'élevèrent jusqu'aux nues. Mais Eustache ne louait que Dieu, le Seigneur des armées, de lui avoir accordé une victoire si prompte et si brillante.

que des renseignements peu positifs. La rumeur publique leur apprit que, malgré toutes les recrues dont l'armée se fortifiait chaque jour, elle n'avait pu gagner de terrain, qu'elle avait été réduite à chercher sa sûreté entre les rochers et au milieu des marais, et qu'il était impossible qu'elle pût tenir encore longtemps devant la supériorité de l'ennemi. Deux jours auparavant, un commerçant chargé des fournitures des soldats avait apporté la nouvelle d'une retraite complète.

Ces pauvres habitants étaient bien consternés de ces tristes événements, et quand ils aperçurent de loin vers le soir un nuage de poussière à travers lequel on voyait briller les armes, l'alarme fut à son comble, et l'on n'attendit bientôt dans toute la ville qu'un cri d'horreur : « L'ennemi ! l'ennemi ! » Ils voyaient déjà leur ville secagée et livrée aux flammes. Bientôt les cavaliers furent près de la ville, et les citoyens, reconnaissant en eux leurs frères et leurs défenseurs, apprirent que la retraite qui les avait tant effrayés n'était qu'une ruse de guerre, et entendirent les soldats s'écrier transportés de joie : « Oui, nous sommes vainqueurs, et nous avons imposé la paix à l'ennemi. » La crainte et les angoisses se changèrent alors en une joie délirante, inexprimable, qui se répandit en cris d'allégresse.

Chaque citoyen s'empressa à l'envi d'accueillir le mieux possible ces hôtes valeureux. Le gouverneur envoya aussitôt des députés au-devant du général pour le féliciter de sa victoire et l'inviter de rester quelques jours avec son armée dans leur ville pour s'y reposer des fatigues de la guerre, l'assurant que tout ce qu'ils possédaient était au service de leur libérateur.

Le jour suivant, le soleil était déjà assez élevé sur l'horizon, lorsque l'armée s'approcha de la ville : le camp fut assis dans les prairies nouvellement fauchées, et en un instant on vit une multitude de tentes blanches s'aligner sur la pelouse. Le général, accompagné d'une brillante escorte d'officiers et suivi de sa garde d'élite, entra dans la ville, dont les généraux habitants s'étaient préparés pour recevoir dignement le vainqueur des Parthes. Les rues par lesquelles il devait passer avaient été couvertes de feuillage, et les colonnes de marbre

CHAPITRE X

Eustache ramène son armée triomphante à travers les provinces qui n'ont pas été dévastées par la guerre.

Eustache résolut de ramener son armée victorieuse en Italie par les provinces qui n'avaient pas souffert de la guerre. Il envoya en avant un détachement de cavalerie pour annoncer dans les villes et dans les villages l'approche de l'armée, chercher des places commodes pour y camper, et préparer les vivres nécessaires. Cette avant-garde arriva près d'une ville de superbe apparence, très bien bâtie, où les empereurs romains avaient coutume de demeurer quelques jours dans leurs voyages d'Orient. On y avait, pour ce motif, élevé un magnifique palais.

La ville était protégée par un château bien fortifié ; mais elle n'avait pour enceinte que de superbes jardins. La belle et verte vallée dans laquelle elle était assise s'ombrageait d'arbres élevés et touffus qui exhalaient la plus agréable fraîcheur jusque dans les heures les plus brûlantes du jour.

Des sources abondantes d'une eau limpide comme le cristal conservaient aux arbres et aux plantes leur verdure et leur fraîcheur, même dans la plus chaude saison de l'année.

Les habitants de la ville, qui étaient pour la plupart de riches commerçants, s'inquiétaient vivement des résultats de la guerre.

Depuis longtemps ils n'avaient reçu sur la guerre

du palais impérial disposé pour le recevoir étaient entourées de branches de laurier entrelacées de couronnes de fleurs. Un chœur de jeunes gens tenant à la main une branche d'olivier, un de jeunes vierges parées de fleurs chantaient alternativement des hymnes de victoire, et à la fin de chaque strophe le peuple mêlait ses cris joyeux aux fanfares bruyantes des trompettes. Le gouverneur de la ville, consulair agé et respectable, offrit au général une couronne de laurier. Eustache, prenant cette couronne, en divisa les deux rameaux, et les présenta à deux jeunes capitaines qui marchaient à ses côtés. « Je partage avec vous ces lauriers, leur dit-il; ils vous appartiennent autant qu'à moi. Je voudrais seulement, ajouta-t-il en se tournant vers les autres officiers, pouvoir les partager de même avec toute l'armée. »

La bonne Théophyta, la femme du général Placide, qui la croyait morte, demeurait en cette ville. Elle prenait part à la joie que causaient la victoire et la paix; néanmoins les réjouissances la rendaient triste. Achetée d'un marchand d'esclaves par un riche Romain, elle servait chez lui en esclavage. Dans sa retraite, elle n'avait appris aucune nouvelle de son mari, et depuis seize ans qu'elle avait été séparée de lui par une imployable fatalité, elle n'avait eu aucun indice sur ce qu'il était devenu. Le matin du jour solennel, comme elle remplissait des corbeilles de fleurs dans le jardin qui était confié à ses soins, et les remettait aux esclaves qui les attendaient pour en orner la fête, elle était pré-occupée d'une seule pensée. « J'ai vu aussi de semblables fêtes jadis, pensait-elle; c'était en l'honneur de mon mari, de mon cher Placide, quand il revenait triomphant de ses expéditions. » Comment aurait-elle pensé que cette fête était pour lui, et que c'était pour lui qu'elle cueillait ces fleurs?

Au moment où ce cri : « Le général ! le voici ! retentit dans toute la ville, lorsque tout le peuple, bondissant de joie, courait par les rues, se pressant, se heurtant pour le voir, lui et ses heureux compagnons, elle ne put s'empêcher de quitter ses fourreaux, où elle préparait un somptueux repas pour quelques officiers qui

devaient dîner à la maison ce jour-là. En entendant les cris de joie de tout le peuple et les joyeuses fanfares des trompettes, un soupir trahit sa douleur, et des larmes amères coulèrent sur ses joues.

« Il ne reviendra plus, pensait-elle, je ne dois plus espérer de le revoir en ce monde. On ne célébrera plus pour lui de ces fêtes brillantes; ces instants de bonheur sont passés pour moi. Mais je le reverrai au ciel, et notre triomphe y sera beau; car ici-bas nous aurons bien longtemps souffert. »

se répandit en entretiens variés; mais la dernière campagne et leurs exploits surtout firent le sujet de la conversation. Un capitaine assez âgé et un peu bourru, s'adressant à un autre capitaine aussi jeune que beau, lui dit: « Savez-vous, capitaine, que le général vous a fait un bel honneur en vous donnant la moitié de ses lauriers? — Ils ne m'étaient pas destinés, répondit modestement le beau jeune homme, mais bien à toute l'armée; le général l'a dit formellement, et c'est au nom de l'armée que j'ai reçu la branche de laurier. » Un autre officier s'écria aussitôt: « Le capitaine avait bien mérité cette gloire; vous avez tous vu les ennemis cernés de tous les côtés se précipiter en désespérés sur le général: et certes, si le capitaine, avec ses braves soldats, ainsi que l'autre cohorte avec son vaillant commandant qui a reçu l'autre moitié de la couronne, n'étaient venus au secours du général, il aurait infailliblement perdu la vie dans le combat, et l'issue de la bataille devenait fort douteuse. — Eh! non, reprit le vieil officier, pas tout à fait, nous étions là; mais soit: cependant vous conviendrez que monsieur et son jeune compagnon de bonheur ont fait une belle fortune en bien peu de temps. — Cela est vrai, dit le jeune capitaine, mon avancement a été si rapide que je me surprends souvent moi-même à douter si tout cela n'est pas un songe, quand il y a un an à peine je conduisais encore la charrue. — Quoi! dit méchamment le vieil officier, vous êtes donc le fils d'un paysan? — Non, reprit le capitaine, et mon histoire depuis mon enfance est bien extraordinaire; il faut que je vous la raconte. Mon père n'était pas un paysan, mais un seigneur puissant et un militaire distingué, autant que je me le rappelle à travers la confusion de mes souvenirs d'enfance. Ma mère était très belle; j'avais aussi un jeune frère dont il me semble voir encore les beaux cheveux blonds. Je sais que nos parents eurent de grands malheurs; mon père perdit tous ses chevaux; quelque temps après un grand nombre d'hommes moururent, puis mes parents s'en allèrent avec nous, et nous nous embarquâmes à un port de mer. Après avoir fait sur mer un long voyage, la terre reparut enfin; mais un

CHAPITRE XI

Reconnaissance des deux fils d'Eustache.

Les officiers qui dînaient dans la maison où Théophyta servait comme esclave vinrent après le repas, lorsque la chaleur du soleil fut moins brûlante, admirer le jardin avec ses fleurs, ses légumes et ses beaux arbres fruitiers. Du jardin même on découvrait dans la prairie le camp avec ses tentes blanches comme la neige. A l'ombre d'un groupe de grands arbres au feuillage épais se trouvait une table de pierre entourée de bancs également de pierre, et tout près de là un bosquet maigrinque séparé du jardin par un ruisseau qui faisait entendre un léger murmure. Plusieurs officiers vinrent s'asseoir sur ces bancs, où l'on respirait une agréable fraîcheur; quelques autres qui avaient dîné dans les maisons voisines se joignirent à eux peu à peu; plusieurs soldats se promenaient aussi sous cet ombrage agréable.

Par l'ordre de sa maîtresse, Théophyta vint apporter aux officiers des rafraichissements; elle les disposa avec soin sur la table, et, comme elle était fatiguée par le travail, elle s'assit auprès de là sur un banc de gazon à l'ombre d'un buisson en fleur. Sa maîtresse lui avait recommandé de ne pas s'éloigner, afin d'apporter ce qui manquerait: son extérieur bien pauvre n'avait attiré l'attention d'aucun officier.

Les militaires avaient le vin agréable, et leur gaieté

combat, je ne sais pourquoi, s'engagea sur le vaisseau. Les matelots nous portèrent à terre avec notre père, et le capitaine du vaisseau, un Maure horrible, nous retint notre mère. Je me rappelle encore très bien que mon frère et moi nous avons prié beaucoup ce méchant homme noir de ne pas nous enlever notre bonne mère.»

Théophyta avait écouté ce récit avec une attention de plus en plus vive : Dieu du ciel ! pensait-elle en se levant de son banc de gazon, c'est mon histoire à moi ; tout ce qu'il dit s'accorde à ne pouvoir s'y méprendre avec mes malheurs ; je n'en puis plus douter : ce jeune officier, c'est mon fils, mon cher Agapius.

Tout émue et chancelante, elle approcha un peu pour mieux entendre ; son cœur battait violemment.

Le capitaine continua ainsi : « Le navire vira de bord et regagna la haute mer. Nous avons pleuré bien amèrement sur le sein de notre père, qui pleurait aussi. C'était la première fois que nous lui voyions répandre des larmes : aussi nos cœurs en étaient déchirés plus douloureusement encore. La nuit se passa pour nous sur le bord de la mer ; le lendemain nous sommes allés plus loin ; et après avoir bien souffert de la chaleur, de la faim et de la soif, nous arrivâmes enfin à une rivière. Mon père transporta mon frère sur l'autre rive, et tandis qu'il traversait le fleuve pour venir me chercher, j'entendis marcher ; et, en détournant la tête, j'aperçus près de moi un horrible animal qui ouvrait une gueule énorme ; c'était un lion, je l'ai su depuis ; je crai de toutes mes forces et me mis à courir pour lui échapper ; mais à l'instant même il me saisit et m'emporta vers la forêt de toute la rapidité de sa course. »

Un jeune officier, celui-là même qui avait reçu de la main du général l'autre palme de laurier, se trouvait depuis quelques instants seulement assis à la table de pierre. « Mon frère, s'écria-t-il en se précipitant sur le capitaine les bras ouverts et en l'embrassant, mon frère, mon bon frère, c'est toi, mon cher Agapius ! Oh ! oui, nous sommes frères, je suis Théophytus. C'est moi que notre père avait transporté de l'autre côté du fleuve. Je t'ai vu de mes propres yeux saisi par le lion, qui,

plus rapide qu'une flèche, l'emporta dans la forêt. Un loup m'emporta aussi. Mais quel merveilleux dessein de la Providence nous a sauvés tous les deux ! Quel bonheur inespéré ! nous nous aimions, nous avions l'un pour l'autre une estime réciproque, et tout à coup nous reconnaissons que nous sommes frères !... »

Agapius, aussi surpris que ravi de cette reconnaissance, ne pouvait plus douter d'avoir retrouvé Théophytus son frère bien-aimé. Il le serrait dans ses bras, le pressait contre son cœur, arrosait son visage de ses larmes, et s'écriait avec un accent qui pénétrait jusqu'à l'âme : « Mon frère, mon bon frère ! » Et dans cette douce émotion ils restèrent longtemps embrassés sans pouvoir proférer une seule parole.

Pendant cette scène attendrissante, Théophyta sentit défaillir son cœur de mère abîmée dans une joie que nulle voix ne saurait exprimer : elle tomba anéantie sur le banc de gazon. Déjà en reconnaissant son Agapius dans le beau capitaine romain, son cœur avait bondi de plaisir, et un tremblement convulsif avait saisi ses membres ; mais lorsqu'elle vit l'autre officier s'écrier que c'était son frère, lorsqu'elle eut reconnu son autre fils, son cher Théophytus dans ce brillant capitaine, son cœur était déjà rempli, elle fut suffoquée par la joie. Ses yeux se convirent comme d'un voile ténébreux, et la voix des officiers ne vint plus frapper ses oreilles que comme un bruit lointain ou comme des sons inarticulés dans un rêve.

Cependant personne en ce moment ne faisait attention à elle. Les deux frères brûlaient d'une envie réciproque de s'interroger et de se raconter leur vie : ils étaient tous deux en proie à une de ces émotions où la douleur vous navre le cœur. « Oh est notre père ? dit Agapius, et n'as-tu plus revu notre bonne mère ? — Non, dit Théophytus, depuis que j'ai été enlevé par ce loup, je n'ai jamais entendu parler ni de l'un ni de l'autre. — O Dieu, s'écrièrent-ils ensemble, c'est qu'ils sont déjà morts peut-être ! Oh ! s'ils vivaient encore, s'ils pouvaient nous retrouver en ce moment et partager notre bonheur, quelle joie ce serait pour eux ! »

Les officiers qui les entouraient témoignèrent la joie

la plus vive de cette heureuse reconnaissance. « Bravo, bravo, s'écria l'un en battant des mains, voilà des événements qui ne sont pas fréquents dans la vie. » Un autre répéta ces paroles du poète latin : « Buvois, réjouissons-nous maintenant, et que nos pieds bondissent de joie. » Et il se mit à sauter comme un enfant. La curiosité des soldats couchés sous les bosquets ombrageux fut excitée par ces bruyantes acclamations; ils accoururent tout étonnés pour voir ce qui causait cette joyeuse hilarité, et plusieurs poussèrent des cris de joie en apprenant ce qui s'était passé. Mais ceux qui faisaient partie des cohortes des jeunes capitaines s'écrièrent transportés de joie : « Vivent nos vaillants commandants! ce matin le général leur partageait sa couronne de victoire, et maintenant ils se reconnaissent frères. Vivent ces braves commandants! vivent ces heureux frères! »

CHAPITRE XII

Théophyta esclave cherche à se faire connaître de ses fils.

Théophyta, la bonne mère, était restée assise sur le banc de gazon, la tête renversée en arrière et appuyée sur les branches fleuries d'une aubépine. Elle était immobile, la figure pâle comme celle d'un mourant, la bouche béante et les paupières baissées, sans pouvoir articuler un son ni faire un mouvement. Pourtant les cris d'allégresse et les acclamations bruyantes des légionnaires la tirèrent de sa somnolence léthargique. Aussitôt qu'elle eut repris ses sens, sa première pensée fut de se faire reconnaître de ses deux fils; mais elle hésita à la vue de cette troupe de soldats qui étaient comme ivres de joie, pensant qu'il ne convenait pas à une femme d'aller se mêler à ces militaires, et se demandant à elle-même à quoi cela servirait; si ses fils, enivrés de bonheur et de gloire, ne rougiraient pas de reconnaître leur mère dans une pauvre et misérable esclave. « Et quand ils n'auraient point honte de moi, car mon cœur me le dit, me croiront-ils sur parole? Comment leur prouver qu'ils sont mes enfants? Leur redirai-je ce qu'ils viennent de raconter eux-mêmes? Mais ils penseront que c'est l'imposture d'une esclave qui veut se soustraire à l'esclavage, et il me faudra supporter l'indignation des officiers et essayer les raileries et les insultes de leurs soldats. Puisque mon fils Agapius demeure avec moi dans cette maison, je le suivrai dans sa chambre lorsqu'il rentrera, et là nous serons seuls, je serai plus calme peut-être, et je réussirai mieux à le convaincre que je suis sa mère. Dès que mon Agapius m'aura reconnue, il persuadera facilement Théophytus, et alors nous serons heureux. »

Elle revint à la maison d'un pas encore chancelant

et alla s'enfermer seule dans la mansarde qui lui servait de chambre; là elle tomba à genoux, et, donnant un libre cours à ses larmes, elle remercia Dieu par de ferventes prières de lui avoir rendu ses chers enfants.

Elle resta longtemps agenouillée et plongée dans une méditation profonde; puis, revenant à elle tout à coup: « Où est, dit-elle, le père de mes fils? Est-il, lui aussi, esclave comme moi? a-t-il cessé de vivre? Oh! non, dit-elle en portant la main à son cœur, je sens là qu'il vit encore! O Dieu bon qui l'as conservé, tu achèveras l'œuvre en rendant leur père à ces enfants que tu as déjà réunis. »

Théophyta se leva alors plus résignée, et s'approchant de la fenêtre qui donnait sur le jardin, elle considérait avec émotion dans ces nobles et beaux capitaines les deux enfants qu'elle avait perdus si jeunes. Elle cherchait dans son imagination un moyen de se faire reconnaître d'eux, lorsqu'elle s'aperçut que les soldats et les officiers s'étaient retirés les uns après les autres et avaient laissé ses fils tout seuls assis sur le banc. « Voici un moment propice, dit-elle; Dieu, souviens-moi et donne-moi les paroles qui persuadent, pour les convaincre de la vérité. » Puis essayant ses yeux, qui étaient encore rouges, elle descendit vite au jardin, et elle était déjà près du ruisseau, lorsque ses fils, se levant pour s'en aller, suivirent une allée du bosquet au lieu de revenir à la maison. Théophyta avait une résolution forte, elle prit un détour, et vint au-devant d'eux: son cœur battait avec violence et elle tremblait de tous ses membres.

« Nobles et jeunes guerriers, oserai-je, leur dit-elle d'une voix entrecoupée, vous adresser une prière? — Ne craignez rien et ne tremblez pas ainsi, dit Agapius en fixant des yeux pleins de compassion sur sa figure pâle, où l'on voyait encore la trace des larmes; rassurez-vous et parlez avec confiance: si nous pouvons quelque chose pour vous, nous le ferons bien volontiers. — Je suis Romaine, continua-t-elle, j'ai été arrachée à mon mari et à mes enfants par une violence injuste, et j'ai été vendue comme esclave. — Alors, dit Agapius, vous voulez sans doute recouvrer

la liberté; mais cela n'est pas en notre pouvoir, il n'y a que le général en chef qui en ait l'autorité.

— Je le sais, reprit-elle; cependant je vous en prie, laissez-moi d'abord achever le récit de ma vie. Vous serez convaincus, je l'espère, que je suis d'une des plus nobles familles romaines, que je suis l'épouse d'un général, inconnu peut-être aujourd'hui, mais qui jadis s'acquit une belle renommée.

— Le général en jugera mieux que nous, dit Agapius; nous sommes étrangers à Rome, nous avons été élevés sur les frontières de l'empire, et nous ne connaissons pas la noblesse romaine. Mais votre mari ne doit pas être inconnu à notre général, c'est donc à lui qu'il faut adresser vos supplications.

— Mais comment parvenir jusqu'au général? dit Théophyta; vaudra-t-il s'abaisser jusqu'à donner audience à une pauvre esclave? — Nous pouvons vous y conduire, reprit Théophytus, le plus jeune; le général est bon et affable, vous paraîsez dire la vérité, et il fera droit assurément à votre demande. Nous nous rendons en cet instant auprès de lui pour prendre ses ordres, venez avec nous. »

Cette proposition inattendue était bien contraire à ses espérances: elle s'arrêta indécise. Cette mère, qui voulait se faire reconnaître à ses fils dans une conversation particulière, n'était nullement disposée à découvrir les plaies de son cœur à un général victorieux et plein de gloire, qu'elle croyait tout à fait étranger à ses peines.

« Pourquoi hésitez-vous? lui dirent ensemble les deux officiers; il ne faut pas perdre courage. Le temps nous presse, nous sommes déjà en retard. Venez avec nous sans plus tarder, vous n'aurez pas de sitôt une occasion aussi favorable de demander justice. Croyez-vous sur parole, vous passerez à travers tous les gardes sans être arrêtée, et vous verrez librement notre grand général, qui ne vous renverra point sans secours et consolations. — Eh bien! dit Théophyta, prenant une résolution subite, j'accepte votre offre avec reconnaissance, et j'irai avec vous. » Les deux capitaines se mirent alors à marcher assez vite, et Théophyta, pleine d'inquiétude, les suivait par derrière.

Déjà elle ouvrait la bouche pour raconter ses malheurs à ce général, lorsque soudain elle reconnut en lui son Eustache. Elle fit un mouvement involontaire de surprise, et elle resta immobile, la bouche béante, sans pouvoir proférer une seule parole. Oh ! quelle joie dévorante s'était emparée de la pauvre esclave ! Qui n'a pas ressenti de ces joies subites et enivrantes ne comprendra jamais la souffrance du bonheur que Théophyta ressentait en cet instant. Revenu un peu de son premier transport et s'abandonnant tout entière à la pensée de son bonheur, elle se précipita vers Eustache les bras tendus comme pour l'embrasser. Mais l'œil sévère du général l'avait arrêtée au milieu de la salle ; et la pauvre esclave, passant tout à coup du délire de la joie à la plus poignante des douleurs, laissa tomber ses bras de surprise ; un tremblement convulsif s'empara de tous ses membres et elle ne put prononcer que ces mots : « Mon Eustache ne me reconnaît pas ! » Le général la regardait avec étonnement, et son regard sévère paraissait demander ce que cela signifiait et si cette esclave était folle. Car il s'était depuis tant d'années habitué à la pensée que sa femme était morte, qu'il ne lui vint point à l'esprit que cette esclave pût être sa chère Théophyta. Cependant il s'approcha d'elle avec quelque pitié, pour mieux s'assurer de la triste position dans laquelle il croyait sa raison.

« Ah ! noble et excellent époux, lui dit-elle, ainsi tu ne me reconnais plus ! mais je ne dois pas m'en étonner, car le temps, les chagrins et les souffrances doivent avoir bien changé mon visage. Mais vous m'entendez avant de me renvoyer comme une inconnue. Refuserez-vous de me reconnaître si je vous rappelle des événements secrets qui ne peuvent être connus que de nous deux ? »

Alors elle se mit à lui raconter les moindres circonstances de leur vie privée depuis sa vision céleste au milieu de la forêt jusqu'à l'adieux moment de leur séparation sur le vaisseau du Maure ; elle ajouta en finissant : « Reconnais enfin une épouse fidèle qui te pleure depuis tant d'années : est-ce donc ma misérable condition qui révolte l'orgueil d'un général victorieux ? »

CHAPITRE XIII

Theophyta retrouve son époux. — Le général a peine à la reconnaître.

Les jeunes officiers allèrent au palais où le commandant en chef avait établi son quartier général. Les hautes colonnes du portique étaient encore ornées de branches de laurier et de guirlandes de fleurs. Les gardes s'avancèrent au-devant des capitaines et les saluèrent avec les honneurs militaires.

Theophyta éprouvait en ce moment un doux plaisir de mère ; elle suivit ses fils dans les escaliers de marbre jusqu'à une antichambre à la voûte élevée. Là Agapius lui dit d'attendre un instant ; il entra respectueusement dans la salle où était le général, en revint aussitôt et lui fit signe d'y entrer.

L'esclave tremblante entra dans cet appartement, décoré avec une magnificence impériale. Les parois resplendissaient d'or et de marbre, et le parquet était couvert de superbes tapis. Eustache, en riche costume de général romain, se tenait debout à l'embrasure d'une fenêtre à travers laquelle pénétraient les rayons du soleil couchant, qui rehaussait encore sa taille noble et fière. À côté de lui on voyait briller, sur une table recouverte de pourpre, son casque tout brillant d'or et orné d'un magnifique panache, le bâton d'ivoire à pomme d'or de généralissime, et son épée à la poignée d'or massif.

Theophyta s'arrêta dans une attitude suppliante et se tenait comme les esclaves tout près de la porte.

Oh ! s'il était vrai que mon Eustache ne fût plus chrétien, qu'il rougît de reconnaître son épouse sous des habits d'esclave, s'il méconnaissait la main de Dieu qui l'a rendu puissant tandis qu'elle m'a abaissée, eh bien ! qu'il parte, qu'il m'abandonne ; j'en mourrai de douleur, mais je serai contente de l'avoir revu heureux, je passerai sans regret le reste de ma vie dans cette misérable condition. Eustache, mon époux, ton cœur est-il insensible aux larmes de Théophyta ? Oh ! non, ne repousse pas le bonheur que le Ciel nous envoie après tant d'épreuves ; laisse-moi du moins embrasser tes genoux comme une esclave reconnaissante, puisqu'il ne m'est plus permis de te donner le nom d'époux. »

Eustache, attendri et confus des larmes de cette esclave, la considérait attentivement tandis qu'elle parlait ; l'émotion et une pâleur mortelle empreinte sur le visage de Théophyta la rendaient méconnaissable ; ses habits d'esclave la défiguraient encore davantage ; ses yeux de son mari ; mais peu à peu ses traits, qu'il reconnaissait si bien, se découvrirent, et le doux son de sa voix pénétra jusqu'au fond de son cœur ; il la reconnut enfin. Il vit là à ses genoux dans cette esclave tremblante sa chère Théophyta, qu'il croyait morte depuis seize années. « Théophyta, s'écria-t-il hors de lui, c'est toi, oui, toi que j'ai tant pleurée : oh ! pardonne-moi de ne pas t'avoir reconnue ! Viens dans mes bras et oublions nos maux pour ne penser qu'au bonheur d'être réunis. Tu as été bien malheureuse, moi aussi j'ai bien souffert, mais en cet instant je goûte un bonheur qui m'était inconnu. »

Eustache avait enlacé Théophyta dans ses bras, il inondait son visage de larmes brûlantes, et leurs pleurs se confondaient ; mais ils pleuraient de bonheur ; en cet instant ils oublièrent toutes les souffrances passées. Ils élevèrent ensemble leurs yeux vers le ciel, et ils semblaient remercier le Seigneur au milieu de leurs embrassements.

CHAPITRE XIV

Theophyta présente au général ses deux fils.

Eustache se sentait heureux au delà de toute expression d'avoir retrouvé sa tendre épouse ; mais le souvenir de ses fils vint troubler son bonheur. La pensée que Théophyta allait lui demander ses enfants, et qu'il lui faudrait apprendre leur malheureux sort à une mère si tendre, lui serra le cœur. Ces pensées cruelles empoisonnaient sa joie, lorsque Théophyta lui dit : « Maintenant, cher époux, jouissons avec nos enfants du bonheur d'être réunis ; je brûle de les serrer entre mes bras après une aussi longue séparation. » Eustache lui annonça alors avec douleur qu'ils étaient morts tous deux.

« Non ! non ! s'écria Théophyta transportée de joie ; détrompe-toi, mon ami, ils sont vivants ; c'est la main de Dieu qui les a arrachés de la gueule des bêtes féroces ! ils vivent, je vais te les chercher ; tes fils sont tes compagnons d'armes ; sans leur dévouement, sans leur courage tu n'aurais peut-être pas vu ton triomphe. »

— Théophyta, que dis-tu ! s'écria Eustache ; tu m'aperais en ce moment comme un ange du ciel ! Mais elle s'était déjà précipitée dans l'antichambre et disait aux jeunes officiers d'entrer dans la salle, que le général les demandait, et, les prenant l'un et l'autre par la main, elle rentra avec eux toute radieuse de joie.

« Général, je vous présente vos deux fils en ces jeunes héros. Voici votre Agapius qui fut enlevé par un lion, reconnaissez-le à sa chevelure noire ; et ce jeune capitaine aux cheveux blonds, c'est votre Théophytus qu'un loup avait emporté. Le Ciel les a sauvés ; il y a une

heure à peine, devant moi, ils ont reconnu qu'ils étaient frères; vous aussi reconnaissez maintenant des fils qui sont dignes de vous. »

Eustache s'écria avec admiration : « Comment ! ces jeunes officiers si braves auxquels j'ai partagé aujourd'hui mes lauriers, ce sont mes fils ! O Dieu de miséricorde, ce serait trop de bonheur en un jour, je ne puis le croire ! »

— Crois-moi, noble père, reprit Théophyta, ce sont tes enfants; j'en ai la preuve; il ne m'est pas plus permis d'en douter que de la lumière du soleil. Mais qu'est-il besoin de paroles pour vous convaincre ? regardez-les seulement avec attention, et vous reconnaîtrez l'un à la ressemblance de sa mère, et dans la figure de l'autre les traits de son père : en doutez-vous encore ? hésitez-vous à embrasser vos fils ? »

Le général serra aussitôt dans ses bras Agapius et Théophytus; des larmes abondantes coulèrent sur ses joues. Il goûta le plus pur bonheur qui soit réservé aux parents vertueux, celui d'avoir des enfants qui leur ressemblent. Les jeunes officiers ne se possédaient pas de joie d'avoir un si bon père, au cœur sensible et aimant, qui versait des larmes en revoquant ses fils. Ils étaient ravis de trouver un père si tendre dans ce général qu'ils avaient jusqu'ici aimé mais respecté, et dont le regard sévère leur commandait l'estime et la soumission.

Théophyta, vertueuse épouse et tendre mère, se tenait à l'écart, jouissant du bonheur de son mari et de brasements de leur père, quoiqu'elle brûlât aussi du désir de les presser sur son sein maternel. Elle ne pouvait rassasier ses yeux de cette scène attendrissante; des larmes de bonheur sillonnaient ses joues pâles, et elle goûtait à la fois la joie de mère et d'épouse.

Les deux fils ne croyaient pas si près d'eux leur mère qu'ils avaient tant pleurée, et dans leur joie ils avaient tout à fait oublié l'esclave et ne faisaient aucune attention à elle.

Eustache en fut bien étonné, car il pensait que Théophyta s'était fait connaître à ses fils avant de les lui

présenter. Aussi il leur dit d'un ton sévère et peiné : « Eh bien ! mes fils, n'avez-vous donc de larmes et d'embrassements que pour votre père ? Votre cœur ne vous dit-il pas que vous avez un autre devoir bien doux pour tant à remplir ? Comment ! vous ne parlez pas même de votre mère ! N'avez-vous donc plus d'amour pour elle, et ne doit-elle pas participer à notre joie ? Vous ne regardez, vous semblez étonnés et embarrassés : ne vous souvenez-vous plus de votre mère, qui avait tant de tendresse pour vous ? Depuis, elle éprouva de cruels malheurs, il est vrai ; depuis elle fut réduite à l'esclavage : serait-ce pour cela que vous rougiriez d'elle ? Oh ! s'il en était ainsi, j'aurais mieux aimé mille fois que mes yeux ne vous eussent jamais revus. »

— Mon bon père, s'écria Agapius en portant la main à la garde de son épée, dites-nous où est le coupable, où nous trouverons le cruel Maure qui a causé tant de maux à notre bonne mère, et je jure sur cette épée de la délivrer et de verser en expiation le sang impie de ce barbare.

— Mon bon père, dit aussi Théophytus, si vous savez notre mère esclave, que ne l'avez-vous déjà délivrée ? Apprenez-nous où elle est malheureuse, et je suis prêt à verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour la tirer de la servitude.

— Comment ! vous ne la connaissez pas encore ? reprit Eustache ; est-ce possible ? Pourtant vous l'avez vue sans la connaître : regardez, la voici, c'est elle qui m'a présenté mes fils, je vous présente maintenant à votre mère. »

Tous les deux furent profondément touchés de voir leur mère esclave; la joie, la douleur et la tristesse se combattaient tout à la fois dans leurs cœurs, et tous les deux éclatèrent en sanglots tandis que leur mère les contemplant avec ravissement. La tendresse maternelle répandue sur sa douce figure et dans ses yeux baignés de larmes avait une expression céleste; ses fils croyaient voir un ange du ciel. « O bonne mère ! » s'écrièrent-ils ensemble en se jetant à son cou. Leur bouche était impuissante pour rendre toute l'émotion de leur cœur, mais leur joie se peignait bien vive dans leurs yeux

pieusement élevés vers le ciel, et Eustache, dans l'excès de son bonheur, s'écria : « Que ne puis-je parler assez haut pour me faire entendre du monde entier et lui dire : O vous tous qui craignez Dieu, venez, voyez et apprenez les grandes merveilles qu'il a opérées dans ma famille ! »

CHAPITRE XV

Histoire d'Agapius.

« Les émotions de cette journée, dit Eustache, surpassent les forces de l'homme : la joie est aussi une fatigue, elle est même plus accablante que la douleur. Je sens mon cœur serré, allons respirer un peu la fraîcheur du soir. » Il ouvrit les deux battants d'une grande porte, et ils se trouvèrent sur un bateau d'où l'on découvrirait par-dessus les jardins de la ville un magnifique paysage.

Ils restèrent debout et silencieux pendant quelques instants sur cette galerie de marbre. Il faisait une belle soirée : un vent léger et caressant agitait à peine les feuilles des peupliers du bosquet ; les villages voisins et les masses lointaines des forêts se détachaient sur un ciel d'azur, et apparaissaient à l'œil comme enlumines de la douce et vive lumière du soleil couchant.

Eustache rompit le silence, et dit en indiquant l'astre à son coucher.

« Que Dieu est grand dans ses œuvres ! il nous envoie une soirée délicieuse après les longues heures d'une journée de chaleur brûlante, comme il nous a donné la joie et le bonheur après tant de peines et de souffrances. Remercions le Seigneur, car il est bon, et sa bonté est éternelle. »

Le général s'assit ensuite avec son épouse sur le banc de marbre de la galerie, et les deux capitaines prirent place à côté d'eux.

« Chère Théophyta, je te vois esclave, et vous, mes fils, vous avez été sauvés de la dent des bêtes féroces ;

mais j'ignore encore ce qui vous est arrivé depuis notre séparation. Faites-moi le récit de votre vie durant ces treize années, j'y trouverai certainement de nouveaux motifs de louer Dieu.

— Vous, mes enfants, dit Théophyta, faites d'abord le récit de votre vie depuis l'instant où vous fûtes enlevés par des bêtes féroces. Je brûle de connaître l'histoire de ces beaux capitaines. »

Agapius prit le premier la parole, et parla ainsi :

« Lorsque je me souvins par le lion et emporté vers la forêt, la frayeur me fit perdre connaissance. Au moment où je revins à moi, je vis des flambeaux allumés; autour du lit grossier sur lequel j'étais couché, quelques hommes, une foule de femmes, et beaucoup d'enfants se pressaient pour me voir.

« Tous me témoignaient la plus bienveillante compassion, et remerciaient le Seigneur de m'avoir sauvé d'un si grand danger. Ils présumaient d'après mes vêtements que j'étais d'un pays éloigné et d'une famille noble; aussi me demandèrent-ils avec la curiosité la plus vive comment je m'étais trouvé dans cette forêt.

« Il me fallut du temps avant de pouvoir répondre à toutes les questions. Ils furent touchés du sort de mon jeune frère et de mon père, et les hommes résolurent d'aller à leur recherche. Mais il faisait déjà nuit, il était trop tard ce jour-là; le lendemain ils partirent de grand matin. Ils allèrent jusqu'à la rivière, et trouvèrent même les coques d'œufs sous l'arbre où nous avions mangé ensemble; mais ils ne virent pas la moindre trace de mon père ni de mon frère, et ils revinrent à la maison tristes et affligés, ne doutant point qu'ils n'eussent été la proie des animaux féroces.

« Voici comment je fut sauvé; les paysans me l'ont raconté depuis bien des fois. Des bûcherons qui travaillaient dans la forêt se rendaient alors à leur travail: ils virent le lion qui m'emportait dans sa gueule accourir rapidement dans le ravin où ils se trouvaient. Ces braves gens, levant aussitôt leurs gros bâtons, se jetèrent sur lui au moment où il passait, et l'un d'eux lui porta un si vigoureux coup à la tête que le lion, me laissant tomber, se tourna avec rage contre son agresseur.

seur et se précipita sur lui pour le déchirer. Mais les autres bûcherons n'abandonnant point leur camarade, une lutte terrible s'engagea. L'animal fut accablé sous les coups redoublés de ses vigoureux ennemis, et le sang jaillissait avec force de ses nombreuses blessures lorsqu'il prit la fuite avec un rugissement plaintif. Ces hommes vinrent à moi aussitôt, ils me trouvèrent évanoui; mais ils reconquirent avec joie que je n'avais aucun mal, et furent bien étonnés de voir que le lion ne m'avait pas même blessé. Les uns disaient que l'animal, se sentant poursuivi par mon père, n'en avait pas eu le temps; d'autres qu'il m'emportait à ses petits, et que ces animaux donnaient toujours à leurs lionceaux des proies vivantes; mais ils s'accordaient tous à dire que Dieu m'avait sauvé miraculeusement, et que je ne pourrais jamais assez l'en remercier de ma vie.

« Il y eut alors une lutte non moins honorable pour savoir lequel d'entre eux devait prendre soin de moi et m'élever dans sa maison. Mais celui qui le premier avait frappé le lion si rudement ne se laissa point enlever cette bonne œuvre: il me prit sur ses bras avec compassion et m'emporta sur son lit, où je revins peu à peu de mon évanouissement, comme je vous l'ai raconté.

« Les braves et généreux bûcherons habitaient un petit village situé dans une vallée profonde au delà des rochers boisés qui s'étendent le long de la mer. Tous les habitants étaient chrétiens. Quelques années avant, dans les temps de persécution, dont cette vallée lointaine fut toujours à l'abri, des prêtres chrétiens s'y étaient réfugiés et avaient prêché l'Evangile à ces paysans grossiers. Ces honnêtes cultivateurs avaient reçu avec joie la parole de Dieu: et ils vivent chrétiennement comme des frères, menant une vie paisible, remplis de charité les uns pour les autres, et offrant aux hommes le modèle de toutes les vertus.

« L'éducation des enfants y est cultivée avec soin. Un prêtre chrétien, vieillard plein de piété qui a choisi cette vallée pour retraite, s'est chargé d'instruire la jeunesse et de l'élever dans les principes de notre sainte religion. Il avait occupé autrefois un rang distingué dans le monde, et ne me croyant pas destiné à rester toute ma vie dans

cette vallée inconnue, il m'enseigna aussi ce qu'il jugeait devoir m'être utile des sciences qu'il avait apprises.

« En outre, comme j'avais en âge, j'allais tous les jours, avant le lever du soleil, travailler dans les champs ou dans la prairie; et je devins en peu de temps habile aux travaux les plus difficiles de l'agriculture. Le travail me fortifiait et contribuait à me donner une santé robuste. Les occasions d'exercer mon courage et mon adresse ne me manquaient pas; nous étions sans cesse en guerre avec les bêtes sauvages de la forêt. Ainsi mon éducation de chaque jour formait mon esprit et mon cœur en même temps qu'elle augmentait mes forces physiques. J'ai passé ainsi dans ce pauvre village les années de mon enfance et de ma jeunesse, plus heureux mille fois que ceux qui sont élevés dans les palais.

« J'étais loin de songer alors que je quitterais un jour cet autre paradis terrestre, lorsqu'un officier de l'armée vint réclamer, au nom de son maître, un des jeunes gens du village pour servir dans l'armée comme soldat. Tous les habitants étaient bien consternés; car la guerre et l'idée du carnage étaient une pensée horrible pour ces pacifiques paysans. Mais il fallait obéir: le guerrier chargé de faire la levée dans ce pays plaça les numéros dans son casque et ordonna à chacun des jeunes gens de s'approcher. Les enfants, les sœurs, les fiancés, pâles et tremblants, se pressaient autour de lui.

« En ce moment Dieu excita en mon cœur un courage inconnu, je brûlai du désir de combattre pour ma patrie; en pensant que mon père, qui avait été militaire, était aussi un bon chrétien, je me sentis joyeux de pouvoir rendre un léger service à ces honnêtes gens qui m'avaient autrefois sauvé la vie et m'avaient depuis lémoigné tant de bonté. Je m'avançai au-devant de ce guerrier, je lui dis que le sort n'avait rien à décider ici, que je partirais avec lui de bonne volonté. Le soldat, me regardant alors, me frappa sur l'épaule et me dit gaiement: « Très bien: ton courage, ta taille, tout me convient, ainsi prépare-toi et partons. » Le vieux prêtre me donna sa bénédiction, et je partis avec le guerrier au milieu des larmes et des vœux de tout le village.

« Vous savez le reste, vous mon père et mon frère; mais je veux l'apprendre moi-même à ma chère mère. A mon arrivé au camp, le général, qui faisait lui-même exercer ses troupes, me choisit pour faire partie de sa garde. Que j'étais loin de penser alors que ce général était mon père! Je savais qu'il se nommait Placide, mais j'ignorais que ce fût le nom de l'auteur de mes jours; car je me souvenais que dans notre enfance ma mère l'appelait toujours son cher Eustache.

« Cependant je me trouvais toujours dans les combats partiels qui précéderent la bataille décisive, et le général me fit capitaine de ma cohorte, lorsque celui qui la commandait tomba atteint d'une flèche ennemie. Mon frère, qui était venu au camp avec une autre levée, fut aussi placé par le général dans sa garde d'élite, et élevé presque en même temps que moi au grade de capitaine. Nous nous connaissions l'un l'autre comme officiers, mais sans penser que nous fussions frères. Nous avions ensemble de fréquents rapports, mais seulement à l'occasion du service et pour des affaires militaires. C'est aujourd'hui seulement, qu'ayant eu occasion de raconter l'histoire de mes premières années, j'ai découvert cet heureux secret qui fait notre bonheur.

« Vous savez tout maintenant: avec mon frère, j'ai aussi trouvé mes bons parents, et nous pouvons dire avec vérité: « Voici le jour que le Seigneur nous a préparé, célébrons-le par notre joie et nos chants d'allégresse. »

née homme ; sa femme était pieuse et d'un excellent cœur. Ils avaient tous deux pitié de moi, et quand je leur dis mon nom, Théophytus, fidèle à Dieu, ils manifestèrent une grande joie de reconnaître que j'étais fils de parents chrétiens. Ils résolurent ensemble de m'élever avec leur enfant, qui était de mon âge, et dans la suite ils me traitèrent toujours avec autant de bonté et d'amour que leur propre fils.

« La montagne était habitée par plusieurs familles de bergers dispersées çà et là, qui formaient ensemble comme une grande famille chrétienne. Lors de la persécution, plusieurs prêtres chrétiens s'étaient réfugiés dans cette montagne, et l'un d'eux y était resté pour y exercer les fonctions du saint ministère. Il s'était chargé du soin de l'éducation des enfants, et il nous instruisait avec un amour et un zèle vraiment paternel de la religion et de tout ce qu'il croyait bon et utile. Mon éducation fut généralement semblable en tout à celle d'Agapius, et je ne m'y arrêterai pas plus longtemps.

« Le berger qui me nourrit avec son fils avait un nombreux troupeau, et il nous obligea de bonne heure à garder avec lui les brebis : dès qu'il nous crut assez forts et assez adroits pour défendre le troupeau contre les bêtes féroces, il lui arriva souvent de rester à la maison des journées entières à cause de son âge, et de se reposer sur nous du soin de son troupeau.

« Un jour que nous avions conduit nos brebis bien avant dans la montagne, vers le soir nous avions allumé un grand feu pour préparer notre souper, et écarter les animaux carnassiers, que la lumière effraye.

« Nous causions familièrement, assis auprès du feu, et il faisait déjà bien sombre ; le gros chien qui était couché à nos pieds se leva soudain et se mit à aboyer très fort. C'était le même qui m'avait arraché au loup ; il était très vieux, mais sa fidélité lui avait valu le pain de la retraite. A sa voix les autres chiens s'étaient réveillés et aboyaient aussi avec acharnement. Nous nous étions levés et nous avions pris nos lances, croyant que c'était l'approche d'un loup qui excitait nos chiens. Mais la clarté nous permit de distinguer, à notre grande surprise, un guerrier armé.

CHAPITRE XVI

Educacion de Théophytus.

« Mon histoire, dit ensuite Théophytus, ressemble beaucoup à celle de mon frère, aussi je vous la dirai en peu de mots.

« Je fus arraché au loup qui m'emporta à la vue de mon père, par deux bergers qui cherchaient un bétail égaré dans la forêt. Ils entendirent tout à coup les cris d'un enfant, et jetant les yeux de mon côté, ils aperçurent l'animal, qui se mit à fuir plus rapidement encore pour leur échapper avec sa proie.

« Un gros chien, qui ne le cédait à un loup ni en vigueur ni en courage, se précipita sur l'animal à la voix des bergers, et le saisit à la gorge. Le loup me lâcha, et se défendait vigoureusement contre le chien, lorsque les bergers accoururent avec leurs lances et le tuèrent. Le féroce animal m'avait saisi par mes habits, et ne m'avait fait aucun mal.

« L'un des bergers me prit dans ses bras et m'emporta chez lui. Lorsque je fus un peu revenu de ma frayeur et que je pus parler, il me demanda ce qui m'avait amené dans cette forêt. Je lui racontai tout ce qui m'était arrivé ; je lui dis qu'un lion avait emporté mon frère, et que notre père était resté sur l'autre bord de la rivière. Le berger pensa qu'il était inutile d'aller à la recherche de mon père, ne doutant point qu'il n'eût été dévoré par les bêtes féroces.

« Le père qui m'avait recueilli, et qui me raconta comment j'avais été sauvé, était un chrétien et très hon-

« C'était chose bien rare dans ces montagnes sauvages, mon père nourricier, qui accompagnait le militaire, avait l'air triste et consterné. Nous ne pouvions comprendre ce que cela signifiait; mais nous l'apprimes bientôt.

« Notre village était aussi obligé de fournir un soldat à l'armée: l'officier avait réuni pendant la soirée les jeunes gens en état de porter les armes sous le vieux chêne qui était le lieu ordinaire des assemblées, et là il les avait fait tirer au sort. Le vieux berger avait été obligé de prendre un numéro pour son fils; car le militaire avait ordre de se hâter et ne voulait point qu'on envoyât chercher auparavant le jeune homme, craignant d'éprouver un trop grand retard. Le sort l'avait désigné, et le guerrier venait avec son père pour l'emmenner avec lui.

« A cette nouvelle, le jeune homme devint pâle comme la mort, et les yeux du vieux père se remplirent de larmes.

« Je partirai à sa place, dis-je au militaire; je me sens plus de goût que lui pour la carrière des armes; à la vue de votre lance qui brillait à la clarté du feu j'ai senti mon cœur battre de plaisir. Mon père était aussi militaire; il portait le casque et l'épée. Décidément je pars avec vous à la place de mon jeune ami.

« Mon air décidé plut beaucoup au soldat. « Ah ! ah ! dit-il en souriant, bon chien chasse de race; essayez de faire chanter un lionceau, il rugira toujours. Viens, viens, brave gargon, je t'aime mieux que ce jeune poltron avec sa figure pâle. »

« Mon père nourricier et son fils fondirent en larmes; ils ne cessaient pas de louer ma générosité.

« — C'est bien beau de ta part, me dit le vieux berger, de remplacer ton ami à l'armée.

« — Je ne fais que mon devoir, lui répondis-je, et je vous dois bien plus encore. C'est vous qui m'avez sauvé la vie et qui m'avez élevé. Si je dois succomber dans la guerre, si je verse mon sang pour votre fils, il est mon frère, et je n'aurai fait que vous prouver ma gratitude. Un chrétien ne doit pas craindre de donner sa vie pour son frère, quand un Dieu a versé son sang pour tous les hommes. »

« Le vieillard me dit en pleurant: « Allons, va, mon fils, c'est Dieu qui a mis ce courage dans ton cœur: sois toujours brave et honnête. Peut-être est-ce ton bonheur que tu échanges la houlette contre la lance. Je te prédis que ton généreux dévouement te portera bonheur, et que Dieu ne laissera pas ton action sans récompense. Que le Seigneur soit ton égide et qu'il te protège au milieu des dangers que tu vas affronter ! »

« Il me donna sa bénédiction, et je suivis le guerrier. Les paroles du vieux berger se sont accomplies; mon courage a fait mon bonheur. C'est Dieu qui m'a conduit ici avec mon frère, afin que notre reconnaissance amenât celle de nos chers parents, et il a largement récompensé notre léger sacrifice. Adorons les desseins du Tout-Puissant et remercions-le de ses bienfaits. »

tement à ses criminelles propositions. « Eh bien, je t'épouserai, ajouta-t-il; auras-tu jamais éprouvé un si grand bonheur ? Mais quelle folie te pousse à mépriser mes bienfaits ? »

« Le troisième jour, il se présenta encore à moi le matin, s'informant avec beaucoup de politesse de ma santé, et me demandant si j'étais enfin revenue à des idées plus raisonnables. Mais voyant à mes yeux baignés de larmes et au caractère qui se décelait sur mon visage combien j'avais horreur de ses lâches desseins, il devint rouge de colère et me dit avec emportement qu'il était fatigué de mes larmes et de mes refus. « Il ne s'agit plus, dit-il, de promesses ni de vaines menaces, je te laisse encore cette journée pour réfléchir : je ne réparerais pas avant ce soir ; mais que ta détermination soit arrêtée quand le soleil disparaîtra à l'horizon. » En achevant ces mots, il me lança un regard menaçant qui me fit frissonner : il était furieux, et, en me quittant au milieu d'un torrent de blasphèmes, il alla s'enfermer dans sa chambre, en heurtant avec violence tout ce qu'il trouvait sur son passage.

« C'était toujours une consolation pour moi de penser que durant cette journée je ne serais pas obsédée de ses sollicitations criminelles. Je me réfugiai dans un coin du navire, et, enveloppée dans mon manteau, je priai Dieu à chaudes larmes de me délivrer d'un si pressant danger. Je demeurai là le reste du jour : le soleil s'inclinait rapidement à l'horizon, ses rayons semblaient s'éteindre dans la mer, et le Maure, dont l'attente me causait de si cruelles angoisses, n'avait point encore paru. Cependant je crus démêler dans la contenance des matelots de l'inquiétude et de l'affliction : je les voyais groupés de côté et d'autre sur le pont, causer à voix basse, l'air pensif, et se séparer en haussant les épaules ou en hochant la tête.

« Je ne savais à quoi attribuer cette agitation : pourtant une lueur d'espérance pénétra dans mon cœur, et je sus bientôt que le capitaine avait été saisi subitement d'une fièvre violente et qu'il était en danger de mort. Il ne devait plus, en effet, revoir le lever du soleil ; en quelques heures il eut succombé au mal. Cette mort subite apparut à mes yeux comme un châtimement de ses

CHAPITRE XVII

Théophyta raconte ses malheurs depuis l'instant où elle fut enlevée par le Maure.

Théophyta, la vertueuse mère, leva vers le ciel des yeux humides de pleurs et parla ainsi : « Le moment affreux où cet infâme capitaine de vaisseau vous fit jeter à terre et me retint captive est encore présent à mon esprit. A peine étais-je revenue de ma défaillance, lorsque le Maure impie, qui n'avait d'autre Dieu que l'argent et ne connaissait d'autre bonheur que les jouissances terrestres, se jeta à mes genoux, me suppliant de lui pardonner sa brutalité envers mon mari et mes enfants, alléguant pour excuse la violence de l'amour qu'il avait conçu pour moi.

« — Console-toi, me disait-il, de la perte de ton mari : ce n'est aujourd'hui qu'un misérable mendiant, mais moi je suis riche. Je possède beaucoup d'or, de perles et de diamants, je t'en donnerai autant que tu en pourras désirer. Tu auras des habits de pourpre, et rien ne sera trop beau pour toi ; tu boiras les vins les plus exquis, et je t'en donnerai autant que tu en voudras. Dix esclaves noirs te serviront, toi seule leur donneras des ordres souverains ; et tu régneras de même sur mon cœur. Oh ! dis, as-tu jamais rêvé un bonheur semblable ? Laisse-moi baiser ta main, et dis-moi que tu te rends à mes vœux. »

« Je repoussai avec la plus grande indignation ces infâmes propositions. Cependant il ne cessait de me tourmenter pendant des journées entières, essayant tantôt de m'ôuvrer par ses flatteries et ses promesses, tantôt de m'arracher par la crainte et les menaces quelque consen-

coupables dessous, et je remerciai le Seigneur d'avoir exaucé ma prière.

« Tout l'équipage était extrêmement affligé de la perte de son capitaine, et se montrait surtout très-irrité contre moi; ils m'insultaient et me reprochaient ses souffrances et sa mort. Ils désiraient entre eux de me vendre comme esclave, disant qu'ils vengeraient ainsi la mort de leur maître, et que le prix de ce marché les consolait au moins de sa perte. Mais pensant qu'il ne serait pas prudent de me conduire au port où ils devaient se rendre, avec leur capitaine, et où ils étaient connus, ils me débarquèrent dans une autre ville maritime où ils n'avaient à craindre aucune information sur leur compte.

« On me conduisit aussitôt sur le marché aux esclaves, et les matelots demandèrent pour me vendre un prix considérable; un marchand vint me questionner sur ce que j'avais appris, « pour juger, disait-il, si la marchandise valait la somme. » Dès mon enfance j'ai été accoutumée aux travaux dont s'occupent les dames remplies de famille noble; je lui détaillai mes faibles talents, espérant avec raison que mon sort pourrait en devenir meilleur. Le marchand avait été chargé, comme je le sus depuis, par un riche commerçant de lui acheter une esclave habile à tous ces travaux. « S'il en est ainsi, me dit-il, je te payerai le prix qu'on me demande; mais si je reconnais que tu m'as trompé, je te ferai mourir sous les verges. Veux-tu en courir les risques ? » Et comme je lui assurai de nouveau que je savais très bien exécuter tous ces ouvrages, il compta aux matelots la somme qu'ils demandaient, et ceux-ci regagnèrent à la hâte le vaisseau, ne se sentant pas de joie d'avoir fait un si bon marché.

« Le marchand qui m'avait achetée m'enferma dans une cellule étroite et me traita avec considération. Il veillait avec soin à tous mes besoins et paraissait très satisfait de son acquisition.

« Au bout de quelques jours une caravane se mit en route avec un grand nombre de chameaux qui devaient transporter une grande quantité de marchandises. Je faisais partie du chargement; on me plaça sur un chameau, et je fus amenée dans cette ville.

« Le négociant qui attendait cette riche cargaison partit à sa poste aussitôt que les chameaux se furent arrêtés devant sa maison. Il lut avec empressement la lettre du marchand d'esclaves et secoua la tête avec mauvaise humeur. Il me trouvait d'un prix trop élevé, car le marchand avait triplé la somme qu'il avait payée pour moi. Cependant il appela un esclave et lui ordonna d'aller chercher sa femme afin de reconnaître si je possédais les talents qu'on me donnait, disant qu'il pourrait encore en retirer quelque profit si réellement j'étais aussi habile, mais qu'autrement il me renverrait avec les chameaux.

« Il me quitta d'un air maussade et alla recevoir ses autres marchandises. L'esclave me conduisit dans un salon magnifique où la femme de l'armateur, assise sur un sofa de pourpre, s'occupait à choisir les plus belles perles sur une table qui en était chargée, et les enfilait dans des cordons d'or. Ses manières étaient douces et prévenantes, et, au milieu du faste des meubles, ses vêtements étaient simples, son air humble et modeste. Ma vue parut l'étonner; elle me considéra quelque temps avec une douceur qui m'inspira dès le premier abord la plus entière confiance.

« Je n'hésitai point à lui découvrir une partie de la vérité; mais quelle fut ma surprise quand je la vis, sans me laisser achever mon récit, accourir à moi les bras ouverts, se jeter à mon cou et m'arrosar la figure de ses larmes en me nommant sa sœur! Je ne pus maîtriser ma joie lorsqu'elle me dit qu'elle était chrétienne contre la volonté de son mari, que depuis longtemps elle priait le Seigneur de lui envoyer une amie de sa religion, et que toute sa vie elle le remerciait de l'avoir enfin exaucée.

« Elle me fit asseoir à côté d'elle sur le sofa, et je ne pus résister à l'envie qu'elle me témoignait d'approfondir mon histoire. Mes yeux touchèrent son âme sensible, et elle me confia à son tour ses propres chagrins. Elle m'apprit que son père était un riche marchand qui faisait le commerce de la pourpre.

« Un an environ après son mariage, elle reçut avec ses parents la grâce du baptême en l'absence de son

mari. A son retour il en fut très effrayé, car la persécution sévissait rigoureusement contre les chrétiens : il craignait surtout de perdre sa fortune; cependant il leur promit de se faire chrétien aussitôt que le danger serait passé, s'ils consentaient à cacher avec soin leur apostasie.

« Son père était mort peu de temps après, et son mari avait été alors chargé du poids de tout le commerce de la maison. Il différait chaque jour son baptême, s'exosant de ce délai sur le tracassé des affaires, qui ne lui laissaient pas, disait-il, le temps de s'occuper de religion. La persécution fit de nouveau éclater ses fureurs, et les angoisses du marchand redoublèrent; le seul nom du Christ prononcé en sa présence le faisait pâlir. Il emprisonna chez lui sa femme et sa mère, et ne leur permettait pas même de visiter des femmes qui fussent chrétiennes ni de les recevoir. La vieille néophyte fut bientôt rappelée dans la céleste patrie, et laissa seule sa chère fille en proie à la plus grande affliction.

« — Tu comprends, ajouta-t-elle en achevant son récit avec un torrent de larmes, combien je suis heureuse de trouver en toi une sœur chrétienne. Devant les autres, et surtout en présence de mon mari, nous resterons, moi une maîtresse sévère, toi une esclave soumise, mais dans l'intimité nous serons sœurs. »

« Elle me fit voir ensuite ses enfants, deux charmantes petites filles et un beau petit garçon encore au berceau. « Tu m'aideras, me dit-elle, à élever mes enfants pour le ciel; ce sont mes perles et mes trésors les plus précieux en ce monde. »

« Lydia, c'était son nom, me parla ensuite des travaux auxquels son mari me destinait. Son occupation était de veiller aux soins du ménage, de choisir la pourpre, le bysse, et de préparer de riches colliers pour les femmes. Elle surveillait et dirigeait aussi l'ouvrage des esclaves occupés à tisser de riches étoffes ou à les broder en or et en soie.

« Lydia me présenta plusieurs modèles, et me laissa choisir la broderie pour mon travail d'épreuve. Je pris un dessin qui devait être brodé en or sur une étoffe de pourpre. Jamais, jusque-là, je n'avais pensé qu'il me

faudrait un jour me procurer ma subsistance avec ce qui avait fait l'agrément de mon enfance, et c'est alors que je compris combien il est utile d'appliquer la jeunesse à ces petits travaux. Au bout de quelques heures le marchand vint voir mon ouvrage; il vanta surtout mon adresse et ma célérité, et commença à ne plus tant regretter l'argent que je lui cottais.

« Je travaillais sans relâche depuis le matin jusqu'à une heure bien avancée de la nuit, et mes yeux souffrirent bientôt de l'éclat éblouissant de la pourpre et de l'or. Lydia pria bien des fois son mari de m'accorder quelques heures de repos pendant la journée, mais elle était toujours refusée.

« Cependant, malgré les ordres du marchand, elle m'emmena un jour avec elle au jardin. Je lui appris à cultiver les plantes étrangères, et je lui fis remarquer que la grande quantité de fleurs qui surchargeaient le jardin nuisait à sa beauté. « Retranchez tout le superflu, lui dis-je, vos fleurs seront plus belles, votre parterre paraîtra plus riche, et votre jardin demandera beaucoup moins de frais d'entretien. » Lydia raconta notre conversation à son mari, et sut l'engager à me confier le soin du jardin : en peu de temps il prit un aspect nouveau, qui valut des éloges à mon maître de la part des marchands ses amis.

« Celui-ci s'était depuis longtemps aperçu que j'étais chrétienne, mais il ne m'en parla jamais; seulement il disait que les esclaves chrétiennes étaient plus laborieuses et plus fidèles que les autres. La vertueuse Lydia espérait toujours qu'il se convertirait au christianisme, et elle répétait souvent que ce serait alors que leur union serait bénie du Ciel.

« Lydia tomba dangereusement malade : son mal semblait sans remède, et elle-même ne comptait que sur quelques jours d'existence. Elle demanda son mari, et ce fut un pénible devoir pour cet homme, qui, comme tous ceux qui ne s'occupent que des pensées terrestres, avait grande frayeur de la mort.

« Il vint cependant, et s'approcha du lit avec des signes d'horreur qui contrastaient singulièrement avec le calme et la douce gaieté de Lydia. Il ne concevait

pas que la mort pût avoir sa douceur; et comme il lui en témoignait sa surprise: « Mon ami, dit-elle, je suis chrétienne, voilà ce qui fait ma joie à cette heure. Oh! combien je souhaite que tu te fasses chrétien! Je vais quitter la fortune dont je jouissais, et toi aussi tu dois peut-être bientôt abandonner tes richesses. Des biens plus durables me sont réservés dans une autre vie; puisses-tu, toi aussi, avoir cette même espérance par le repentir de tes péchés et la foi en Jésus-Christ!

« Écoute-moi, mon ami, j'ai une prière à te faire, ajouta-t-elle en lui montrant ses enfants qui pleuraient et sanglotaient auprès du lit; je les ai élevés à ton insu jusqu'à présent dans la religion du Christ; c'est le plus bel héritage que nous puissions leur laisser; promets-moi que tu ne chercheras point à les en priver. Théophyta, mon ami, est chrétienne aussi; elle a été leur seconde mère, qu'elle me remplace auprès d'eux. O mon ami, je t'en conjure, ne me refuse pas cette dernière grâce, et je meurs joyeuse. » La galeté de son épouse, le calme de son âme et les tendres soins qu'elle prenait de ses enfants firent une impression profonde sur son mari, qui lui promit d'accomplir sa dernière volonté et la quitta en pleurant.

« Cependant, contre toute attente, Lydia recouvra la santé; mais l'impression qu'elle avait produite sur son époux à ce moment suprême ne s'effaça jamais entièrement. Depuis il fut plus porté en faveur du christianisme; il se plaisait même à en écouter les sublimes préceptes lorsque nous les admirions avec Lydia, et dès que la persécution fut un peu apaisée il nous permit de fréquenter les églises.

« La persécution cessa enfin tout à fait; et il se fit dans notre ville un grand changement. Beaucoup d'habitants se déclarèrent disciples du Christ, et leur exemple en fit convertir un plus grand nombre encore. Les pauvres esclaves furent traités avec plus d'humanité; quelques riches marchands les mirent en liberté, mais mon maître n'y voulut jamais consentir; il refusa même aux instances de Lydia mon affranchissement. Elle ne put que lui en arracher la promesse; mais il temporisait toujours, et ne me permit pas même

de quitter les habits d'esclave, dans la crainte sans doute de ne pouvoir me découvrir si je prenais la fuite.

« Jusqu'à présent il ne s'est point fait baptiser: il a toujours quelque affaire importante à terminer. Il est si difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux! suivant la parole même du Sauveur. Si la dureté de cet homme m'a fait éprouver bien des peines, la noble amitié de Lydia me procure d'heureux instants de bonheur; je parais n'avoir été qu'une misérable esclave, mais j'ai vécu heureuse dans le Seigneur sans être inutile à mes semblables. »

Lorsque Théophyta eut achevé le récit de son esclavage, Eustache leur apprit aussi les événements de sa vie, et ajouta qu'il fallait remercier Dieu des souffrances qu'il leur avait envoyées, puisqu'elles avaient contribué à leur sanctification. Ils avaient connu le prix du travail, et l'éducation de leurs enfants n'aurait jamais été si soignée s'ils eussent joui tranquillement de leurs richesses.

Théophyta et ses fils approuvèrent ces paroles: leurs souffrances passées étaient maintenant un sujet de joie, et ils remerciaient Dieu, qui conduit à la lumière par les ténèbres, à la joie par les souffrances, et au salut par la croix.

Il faisait nuit close: la lune, qui se levait en ce moment, éclairait le paysage nocturne. Tout était calme: on n'entendait que le doux mugissement du ruisseau voisin, sur lequel la lune en se jouant faisait briller de tremblantes étincelles. Le parfum des fleurs du jardin s'élevait comme l'encens dans l'air frais du soir; mais les pieux sentiments de reconnaissance et de dévotion dont cette noble famille était pénétrée s'élevaient agréablement vers le Ciel.

Eustache se leva et dit: « La nuit est venue et voici l'heure où je dois recevoir les rapports de l'armée et donner mes ordres pour le lendemain. Vous, mes fils, reconduisez votre mère dans sa demeure, car on y serait peut-être inquiet de son absence. Demain matin, ma chère épouse, j'irai te trouver chez toi pour te racheter de ton maître et remercier ta généreuse amie Lydia. »

phyta, brochant au milieu des larmes le beau manteau de pourpre qu'elle portait, n'avait pas cru travailler pour elle-même. Le négociant, tout honteux de voir dans son esclave la femme d'un personnage d'une si éminente dignité, et voulant réparer les torts qu'il avait à se reprocher à son égard pour sa dureté, lui offrit une parure de diamants en lui donnant la liberté sans aucune rançon.

Lydia invita le général et sa famille à prendre un petit déjeuner au jardin; ils s'assirent à une table de marbre sur laquelle on avait déjà déposé avec art plusieurs mets délicats, de petites corbeilles remplies de fruits tout frais cueillis, et des vases élégants pleins d'un vin exquis ou d'un lait délicieux.

Comme la pieuse famille se promenait dans le jardin, on vint annoncer à Eustache que deux vieux soldats demandaient à lui parler. Le général reconnut ses fidèles serviteurs Acacius et Antiochus, qui ce matin seulement avaient appris que leur maître venait de retrouver sa femme et ses fils, qu'il croyait morts. Tous deux ils venaient témoigner leur joie à leur bon maître; mais leurs langues étaient muettes d'étonnement; et les larmes qui coulaient sur leurs longues barbes témoignaient seules de leur émotion. La bonne Théophyta leur tendit la main avec bienveillance, et Agapius et Théophytus les embrassèrent avec effusion. « J'ai versé, dit Acacius, des pleurs bien amers en apprenant la mort de notre noble dame et de ses beaux enfants; mais, en les revoyant ici tous les trois pleins de santé et de vie, je répands de larmes bien douces.

— Et moi, dit à son tour Antiochus, je ne puis me persuader que ce sont nos bons maîtres; il me semble qu'ils sont tous trois ressuscités d'entre les morts. Je compare l'ivresse dont mon cœur est inondé dans cette heureuse journée à celle que ressentit autrefois Marie Madeleine lorsque notre divin Sauveur ressuscité parut vivant à ses yeux.

— Mon devoir, dit ensuite Eustache, m'appelle au camp; vous, mes fils, vous m'accompagnerez, et votre mère va rester avec son amie jusqu'à notre retour. » Comme le général approchait du camp avec ses fils et

CHAPITRE XVIII

Le martyre.

Le lendemain matin, le général, en sortant de chez lui, trouva ses deux fils dans l'antichambre. Il alla avec eux à la maison de Théophyta, et descendit au jardin, où elle était avec son amie Lydia. Deux dames se promenaient en causant familièrement. L'une, d'une taille noble et élevée, portait un vêtement de bysse d'une éblouissante blancheur et qui descendait jusqu'à terre en plis ondoyants. Un manteau de pourpre orné d'une riche bordure d'or était jeté gracieusement sur ses épaules. Sa main relevait la gaze qui cachait sa belle figure; dans sa jolie chevelure blonde des diamants brillaient au soleil levant d'un doux éclat argentin: c'était Théophyta. Son époux considérait avec étonnement l'éclat de sa beauté; hier, lorsqu'il la revit pour la première fois, elle était si pâle, ses traits si altérés, qu'elle était presque défigurée. Les travaux et les inquiétudes de la journée seulement avaient obscurci sa beauté, car elle avait peu souffert des injures de l'âge. Le repos et le sommeil avaient réparé ses forces; ses yeux humides d'un ravissement céleste et l'incarnat de ses joues la laissaient voir aussi jeune et belle que le jour de ses noces.

L'autre femme aux vêtements modestes, c'était Lydia, qu'on eût prise pour la servante de son amie. Elle avait su le changement qui venait de s'opérer dans la fortune de son esclave, elle lui avait fait présent de plusieurs vêtements et ornements convenables à son rang. Théo-

les deux soldats, un grand murmure s'y éleva et tout paraissait dans le plus grand désordre; mais au moment où il y entra, tous les soldats, rangés sur deux lignes, saluèrent le général et ses deux fils par de bruyantes acclamations que couvrirent les fanfares des clairons de guerre.

Le soir, Eustache donna une fête brillante à son armée, et le lendemain matin il donna l'ordre du départ et se mit en marche avec elle. Le général s'avancait à la tête de ses troupes, et Ilthéophyta, dans un char superbe, suivait l'armée accompagnée de ses deux fils à cheval.

Eustache était donc redevenu heureux, aussi heureux qu'un homme peut l'être ici-bas. Il avait vaincu glorieusement des ennemis redoutables, retrouvé sa tendre épouse, reconnu ses fils dans les deux officiers les plus distingués de son armée; enfin il se rendait à Rome, où le peuple tout entier faisait déjà d'immenses préparatifs pour le triomphe du vainqueur des Parthes.

Si cette histoire eût été inventée pour charmer les loisirs du lecteur, elle devrait se terminer à l'entrée triomphale de Placide à Rome; mais, pour rester fidèle à la vérité, on ne taira pas un événement qui doit remplir de tristesse le cœur de tout homme sensible, mais qui, beau et sublime aux yeux du vrai chrétien, remplira d'une haute consolation les âmes qu'il aura affligées. Au lieu de la palme de laurier que lui destinait l'empereur, le Ciel lui en réservait une plus belle et plus durable.

Avant l'arrivée d'Eustache à Rome, l'empereur Trajan était mort. Adrien, son proche parent et son fils adoptif, monta sur le trône. Ce prince, sectateur zélé du culte des faux dieux, portait aux chrétiens une haine violente et repoussait avec indignation le dogme de l'unité de Dieu. D'un caractère sombre et cruel, Adrien était très superstitieux et s'adonnait à l'astrologie et à la divination; il prenait à tâche de tenir la gloire de son bienfaiteur, et il affectait de gouverner d'une manière opposée en tout à celle de Trajan. Aussi fit-il persécuter les chrétiens avec acharnement.

L'empereur Trajan avait également autrefois persé-

cuté les serviteurs du vrai Dieu; il en avait fait mourir un grand nombre dans les tortures et en avait livré des milliers aux bêtes féroces; mais plus tard, convaincu du peu de succès de la persécution, ou revenu peut-être à des sentiments plus humains, spit qu'il eût reconnu leur innocence par des lettres de ses préfets, soit qu'il fût las de verser du sang, il fit cesser la persécution. La lettre du célèbre Pline, préfet de Bithynie, qui est parvenue jusqu'à nous, témoigne assez hautement en faveur des chrétiens de ce temps-là. Pline rapporte dans cette épître qu'il n'a pu les convaincre d'autre crime que de se rassembler à un certain jour de la semaine avant le lever du soleil. « Ils chantent, dit-il, une hymne à la gloire de leur Christ, qu'ils adorent comme un Dieu. Ils s'engagent solennellement adorer comme un Dieu. Ils ne commettent aucun vol, à ne faire aucun mal, à ne commettre aucun serment, à ne point adultères, à garder religieusement leurs serments, et à restituer le bien d'autrui. Ils se séparent ensuite, et s'ils se réunissent le soir du même jour, ce n'est que pour faire en commun un repas frugal. » Mais il ajoutait qu'ils avaient cessé de se rassembler depuis que l'ordre de l'empereur leur avait interdit ces réunions.

Lorsque Eustache arriva à Rome, Adrien le reçut avec une extrême bienveillance, le combla d'éloges pour sa victoire, et lui fit des présents magnifiques en lui assurant ses bonnes grâces.

L'empereur commanda les préparatifs d'une fête triomphale. Le jour de la cérémonie arriva. Déjà tout était prêt, lorsque Eustache parut au palais impérial: Adrien, accompagné d'une brillante escorte, allait se rendre au temple avec une grande pompe pour sacrifier solennellement à ses dieux.

Placide devait marcher à côté de l'empereur offrir de l'encens sur l'autel des faux dieux et recevoir ensuite la couronne de laurier de la main de l'empereur; mais il refusa d'aller au temple.

« Comment! s'écria Adrien transporté de colère, vous refusez d'offrir de l'encens aux dieux de la patrie? Ne croyez-vous leur devoir aucune reconnaissance pour vous avoir donné la victoire et rendu votre épouse et vos fils? »

Eustache lui répondit avec calme et dignité : « Je suis chrétien ; le Dieu que j'adore m'a donné la victoire par son Fils Jésus-Christ, et c'est lui qui m'a rendu ma femme et mes fils : c'est lui seul que je dois en remercier. Je ne connais point vos dieux ; ce ne sont que de vains fantômes célestes de l'imagination humaine, des statues d'or et de marbre qui n'ont reçu leur vie que de la main des hommes. Le Dieu qui reçoit mes vœux et mon encens est le seul vrai Dieu ; il a créé le ciel et la terre, et envoyé ici-bas son Fils unique pour racheter tous les hommes du péché et les délivrer de l'erreur, de la misère et de la mort. »

L'empereur était rouge de colère, mais il dissimula sa rage sous une feinte bienveillance. Il jugea peut-être dangereux de faire mourir ignominieusement le vainqueur des Parthes en présence d'un peuple auquel Eustache était si cher ; son éloquence essaya d'abord la flatterie et les promesses, mais Placide demeura inflexible. L'empereur le congédia sans lui donner aucun signe de mécontentement ; mais il engagea plusieurs Romains distingués qui étaient liés avec Eustache et Théophyta à pénétrer auprès des fils du général afin de les engager à gagner Eustache et à changer sa résolution.

La pieuse Théophyta et ses vertueux fils repoussèrent tous avec indignation cette lâche proposition, bien qu'on eût eu soin de la faire séparément à chacun d'eux. Tous répondirent avec fermeté qu'ils étaient résolus à mourir plutôt que de renoncer à leur foi.

Théophyta et ses deux fils se trouvèrent en même temps auprès d'Eustache ; tous trois ils étaient venus à l'insu les uns des autres raconter au vieux général ce qui s'était passé, et ils se confirmèrent unanimement dans la résolution de mourir ensemble pour Jésus-Christ. « Dieu nous a réunis ici-bas, leur dit Eustache, pour nous encourager mutuellement à couronner cette vie d'épreuves par une fin qui nous mérite une gloire immortelle. »

Lorsque l'empereur apprit que ni les flatteries, ni les promesses, ni tous les attraites qui réussissent ordinairement auprès des hommes ne pouvaient ébranler la

résolution d'Eustache, il devint furieux. Pourtant il résolut de tenter par les menaces ce que les honneurs n'avaient pu faire, et, ayant fait venir Eustache, il lui dit : « Je viens d'apprendre avec surprise que vous persistez dans votre refus d'offrir de l'encens aux dieux de la patrie, et que votre épouse et vos fils, au lieu de vous fléchir, vous ont confirmé dans cette funeste résolution. Obéissez, ou je vous livrerai avec votre femme et vos enfants à la rigueur des lois, et soyez assuré qu'une mort horrible vous est réservée à tous. »

— Je suis prêt à obéir aux ordres de l'empereur en tout ce qui est juste et équitable, dit Eustache ; je verserais encore mon sang avec joie pour le peuple romain, comme je l'ai déjà fait. Mais je ne puis agir contre ma religion : Dieu seul a le droit de commander à ma conscience, et il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. »

Adrien, outré de colère, arracha à Eustache les insignes de général, et commanda à ses gardes de le conduire en prison. Théophyta et ses deux fils furent arrêtés sur-le-champ et subirent le même sort. On les cita en justice, et ils déposèrent tous avec fermeté l'aveu sincère qu'ils étaient chrétiens et qu'ils voulaient vivre et mourir dans cette sainte religion. Ils furent condamnés à être dévorés par les bêtes sur la place publique.

Le cirque était un immense amphithéâtre de forme ovale : cette vaste enceinte pouvait contenir cent mille spectateurs. Le jour fatal arriva : une foule immense de curieux couvrait les bancs de pierre du cirque pour jouir de ce spectacle barbare et voir couler le sang des innocents. Le noble Eustache, son épouse et ses deux fils furent amenés enchaînés au milieu d'une escorte de soldats, qui les placèrent au centre du cirque et se retirèrent. Victimes héroïques de la barbarie, ces âmes généreuses se réjouissaient de mériter la couronne du martyre sur cette même place où le sang d'Ignace coula jadis sous la dent des bêtes féroces. Ils se rappelaient ces paroles du saint : « Je suis le blé de Dieu, il faut que je sois broyé par les dents des bêtes féroces pour « être trouvé comme un pain pur de Jésus-Christ. »

Ce peuple païen demanda avec un cri horrible et un furieux emportement qu'on fit lâcher les bêtes, c'était un sauvage plaisir pour ces Romains devoir déchirer et dévorer des innocents par des animaux féroces. Déjà on a levé les grilles qui retiennent les bêtes dans leurs loges, et quatre lions formidables se précipitèrent; mais ils ne firent aucun mal aux disciples de Jésus-Christ, et rampèrent à leurs pieds comme de timides agneaux. Le peuple, surpris et indigné à la vue de la douceur de ces animaux, poussa des cris de mécontentement et se montra plus féroce que les lions.

L'empereur n'apprit pas sans douleur les dispositions du peuple; Eustache et ses compagnons de souffrances furent condamnés à un supplice encore plus cruel: ils devaient être jetés vivants dans un poêle d'airain rouge qui avait la forme d'un taureau furieux. Tout le jour, les bourreaux avaient fait consumer sous le poêle une grande quantité de bois pour le rougir, et le lendemain, dès le matin, une foule immense s'assembla sur le lieu du supplice et se rangea autour du taureau, aussi près que la chaleur le permettait.

On amena les martyrs, et tandis qu'on ouvrait les flancs affreux du taureau qui devait les consumer, Eustache tomba à genoux; et levant les mains et les yeux vers le ciel, il pria à haute voix: « Dieu tout-puissant, exaucez nos vœux et accordez-nous la grâce de partager bientôt la félicité de vos élus après avoir été purifiés par ce feu. Vous nous avez rendu pour un moment l'état dont nous jouissions autrefois dans le monde; vous nous donnerez en échange une gloire qui ne finira jamais. Nous nous offrons à vous comme des victimes qui vous seront agréables; le feu réclame déjà votre holocauste, que ceux qui vous méconnaissent encore reviennent de leurs erreurs. Que votre nom soit glorifié par nous, vos humbles serviteurs: ne rejetez point notre sacrifice; qu'il vous plaise comme celui d'Abel, comme celui d'Abraham, et qu'il vous soit agréable comme le sang du premier martyr Etienne. Accordez-nous, à nous et à tous ceux qui après nous doivent être éprouvés par les mêmes souffrances, le salut et la rédemption de tous les maux qui nous accablent dans cette vallée de mi-

sère. Recevez-nous dans votre gloire, ô Dieu de bonté et d'amour!

Son épouse et ses fils répondirent: Amen, et on les jeta dans le poêle, où ils expirèrent à l'instant même. Leurs âmes furent enlevées au ciel, et leurs corps furent respectés par les flammes. Après trois jours, on ouvrit le tombeau des martyrs, et l'on trouva leurs corps entiers: suivant la tradition, les pieux chrétiens de l'époque leur rendirent les honneurs de la sépulture.

La mémoire des saints martyrs Eustache, Théophyta, Agapins et Théophytus, fut longtemps en vénération parmi les chrétiens. Pour consacrer le martyre de ces pieux Romains et le transmettre aux chrétiens des âges futurs, leurs noms furent inscrits dans le martyrologe, et l'Eglise de Rome en célèbre la fête le 20 septembre, jour de leur glorieuse mort.

Deux siècles plus tard, lorsque la persécution des chrétiens eut enfin cessé, on éleva une petite chapelle dans le pays de Tibur, appelé aujourd'hui Tivoli, à l'endroit même où Eustache avait eu sa vision. Sur le tombeau qui renfermait les corps des saints martyrs on bâtit une superbe église, qui existe encore à Rome; et pour perpétuer le souvenir de la bienfaisance de saint Eustache, qui lui valut la grâce de Dieu, les fidèles de Rome font à l'église le jour de sa fête de riches aumônes qui sont ensuite distribuées aux pauvres du pays.

La distribution de ces aumônes, qui se fait dans l'église, est terminée par cette prière:

« Exaucez, ô Dieu tout-puissant, les prières de vos serviteurs qui, à l'exemple de saint Eustache, adoucissent par des dons charitables les maux qu'endurent sur la terre les pauvres de votre Eglise, et faites qu'ils se réjouissent bientôt éternellement avec le saint martyr et ses bienheureux compagnons dans le royaume des cieux; par Jésus-Christ votre Fils et Notre-Seigneur. »

« Ainsi soit-il. »

FIN

TABLE

CHAPITRE I. — La vision dans le forêt.	7
— II. — Placide se fait baptiser avec sa famille.	14
— III. — Eustache est ruiné par la peste. — Sa fuite en Egypte.	20
— IV. — La traversée. — Théophyta est retenue captive.	28
— V. — Les deux fils d'Eustache lui sont ravis par des bêtes forcées. — Son désespoir.	33
— VI. — Eustache trouve une généreuse hospitalité. — Son voyage en Egypte. — Il apprend la mort de sa femme.	41
— VII. — Le général devient domestique d'un paysan. — Son bonheur dans la retraite.	48
— VIII. — Eustache revoit ses fidèles serviteurs Antochus et Acacius. — Il apprend qu'ils ont ordre de le chercher.	52
— IX. — Eustache prend le commandement de l'armée romaine contre les Parthes. — Il impose une paix honteuse aux ennemis.	58
— X. — Eustache ramène son armée triomphante à travers les provinces qui n'ont pas été dévastées par la guerre.	64
— XI. — Reconnaissance des deux fils d'Eustache.	68
— XII. — Théophyta esclave cherche à se faire reconnaître de ses fils.	73
— XIII. — Théophyta retrouve son époux. — Le général a peine à la reconnaître.	76
— XIV. — Théophyta présentée au général ses deux fils.	79
— XV. — Histoire d'Agapius.	83
— XVI. — Education de Théophytus.	88
— XVII. — Théophyta raconte ses malheurs depuis l'instant où elle fut enlevée par le Maure.	92
— XVIII. — Le martyre.	100